

BULLETIN DES ARMÉES

DE LA RÉPUBLIQUE

B.D.I.C

RÉSERVÉ A LA ZONE DES ARMÉES

Constantinople

Dans une page déjà ancienne, mais dont tous les détails sont restés exacts, le grand géographe Elisée Reclus a décrit le site merveilleux où s'encadre le « paradis des croyants ».

Apollon lui-même, disait la légende byzantine, indiqua l'emplacement où devait s'élever la cité qui, depuis, est devenue Constantinople. Nulle part, l'oracle n'aurait pu trouver mieux. La ville occupe, en effet, le point le plus heureusement situé au bord de la grande fissure du Bosphore. En cet endroit, une péninsule aux collines doucement ondulées s'avance entre la mer de Marmara et la baie sinieuse à laquelle la forme et la richesse de son commerce ont valu le nom de « Corne d'Or ».

Par la beauté de son aspect, Constantinople est l'une des premières cités de l'univers : c'est « la Ville-Paradis » des Orientaux. Elle peut se comparer à Naples, à Rio-de-Janeiro, et nombre de voyageurs la proclament la plus belle des trois.

Quand on vogue à l'entrée de la Corne-d'Or sur un léger caïque, plus gracieux que les gondoles de Venise, on voit à chaque coup de rame changer l'aspect si varié de l'immense panorama. Au delà des murs blancs du sérail et de ses massifs de verdure, les maisons de Stamboul, les tours, les vastes dômes des mosquées avec leur collier de petites coupes, et les élégants minarets tout brodés de balcons, s'élèvent en amphithéâtre sur les sept collines de la péninsule. De l'autre côté du port, que franchissent des ponts de bateaux, d'autres mosquées, d'autres tours, entrevues à travers les cordages et les mâts pavoisés, s'étagent sur les pentes d'une colline que couronnent les palais de Péra et la vieille tour de Galata.

Au nord, une ville continue de maisons de plaisance borde les deux rives du Bosphore. A l'Orient, la côte d'Asie s'avance en un promontoire également couvert d'édifices qu'entourent les jardins et les ombrages. Voilà Scutari, la Constantinople asiatique, avec ses maisons roses et son vaste cimetière aux admirables bois de cyprès ; plus loin, on aperçoit Kadi-Keui, l'antique Chalcedoine, et le bourg de Prinkipo, sur une des îles de l'archipel des Princes, parsemant du vert de leurs bosquets et du jaune de leurs roches les eaux bleues de la mer de Marmara.

Entre toutes ces villes qui baignent leur pied dans le flot, vont et viennent incessamment les navires et les embarcations de toutes formes, à la rame, à la voile, à la vapeur, animant l'espace de leur mouvement et donnant la vie à ce tableau magnifique.

Des hauteurs qui dominent Constantinople et Scutari, le spectacle est encore plus beau, car on voit se dessiner tous les contours des rivages d'Europe et d'Asie, on suit du regard les sinuosités du Bosphore

et du golfe de Nicomédie, et dans le lointain, au-dessus des vallées ombreuses, on voit pyramider la masse de l'Olympe de Bythinie, presque toujours revêtue de ses neiges.

Les Bombes asphyxiantes

Ces jours-ci, le docteur anglais Haldane, envoyé sur le front pour observer les effets des gaz asphyxiants, a examiné plusieurs Canadiens hospitalisés ; il a constaté que les victimes luttèrent pour retrouver leur respiration et avaient le visage bleu.

Cette cyanose n'était pas due à la présence d'un pigment dans le sang ; les malades semblaient atteints de bronchite aiguë causée par l'inhalation d'un gaz irritant. Un malade expira peu après son arrivée à l'hôpital ; le docteur Haldane en fit l'autopsie qui révéla les symptômes de bronchite aiguë avec les effets secondaires de cette affection. L'autopsie d'une autre victime révéla encore une bronchite très aiguë avec œdème des poumons, ce qui avait causé la mort par asphyxie.

Le capitaine canadien Bertram a déposé qu'il vit d'abord une fumée blanche s'élever des tranchées allemandes jusqu'à la hauteur de trois pieds environ ; puis, au-devant de cette fumée parut un nuage verdâtre qui ne s'élevait pas à plus de sept pieds de haut. Ce nuage roula le long du sol jusqu'aux tranchées anglaises, obligeant à fuir les hommes dont un certain nombre périrent.

Un quart d'heure après, à la suite d'une contre-attaque, le capitaine trouva vingt-quatre Canadiens asphyxiés sur un petit espace conduisant à la tranchée. Le capitaine souffrit lui-même beaucoup des effets des gaz qui n'étaient pas encore complètement dissipés ; la respiration lui manquait.

Le docteur Haldane conclut qu'on est en présence de chlore ou de brome utilisé dans le dessein de provoquer l'asphyxie.

Les Allemands ont également employé des obus qui contenaient des substances irritantes, quoique, dans quelques cas, ces agents nocifs soient moins brutalement barbares que les gaz dont ils se sont servis contre les Canadiens ; en tout cas, leurs effets ne sont pas identiques à ceux qui résultent de la combustion ordinaire des explosifs.

LEUR THÉORIE

Les règles du droit ne sont respectées par une nation que si elles sont avantageuses. Aucun Etat ne peut risquer son existence pour un traité qu'il a signé, si en violant ce traité il sauve sa situation dans le monde.

Général de BERNHARDI.

Notre histoire montre par mille exemples que l'Allemand, soldat ou capitaine, aussitôt qu'il peut faire le maître, trahit une remarquable dureté de cœur, aussi bien du reste contre un compatriote que contre l'étranger. Le Français, ou le Slave, est accessible aux mouvements de la pitié ; l'Allemand, jamais ou rarement et son bras pèse d'autant plus lourdement sur le peuple dominé qu'il opprime avec méthode.

Dr GEFROERER.

Faits de guerre

DU 27 AU 30 AVRIL

Des navires de guerre allemands ont été signalés au large des côtes belges. Dunkerque a reçu, le 29 avril, dix-neuf obus de gros calibres. Vingt personnes ont été tuées ; quarante-cinq blessées ; quelques maisons ont été détruites.

En Belgique, au nord d'Ypres, nous n'avons cessé de progresser en liaison à gauche avec les troupes belges, à droite avec l'armée britannique. Nous avons pris des lance-bombes, des mitrailleuses, beaucoup de matériel et fait de nombreux prisonniers, parmi lesquels plusieurs officiers. Les pertes de l'ennemi ont été très élevées ; sur un seul point du front, à proximité du canal, nous avons compté plus de 600 cadavres allemands. L'ennemi montre une certaine lassitude ; dans la nuit du 28 au 29 avril, une attaque contre les troupes belges a été facilement repoussée. Dans la journée du 29, nous avons progressé au nord d'Ypres dans la région de Steenstraete.

Dans la journée du 29 avril, Reims a reçu cinq cents obus, dont beaucoup d'obus incendiaires. Ceux-ci ont allumé plusieurs incendies, mais on a pu les circonscrire et les éteindre rapidement.

En Champagne, dans la région de Beaupré, l'ennemi nous a enlevé, le 28 avril, trois cents mètres de tranchées avancées. Une vigoureuse contre-attaque nous en a presque aussitôt rendu la moitié.

En Argonne, près de Marie-Thérèse, une tentative d'attaque a été arrêtée immédiatement par notre feu.

Sur les Hauts-de-Meuse, dans la journée du 27, nous avons achevé de refouler les attaques dirigées par l'ennemi contre le front les Eparges-Saint-Rémy-tranchée de Calonne ; ces attaques ont coûté cher aux Allemands, car sur un seul point, un officier a compté près d'un millier de morts.

Nous sommes ensuite passés à l'offensive, et, dans la journée du 28, nous avons gagné environ un kilomètre de terrain en infligeant à l'ennemi de fortes pertes et en détruisant une de ses batteries. Dans cette même journée, l'ennemi a recommencé de bombarder les Eparges. Dans la nuit du 28 au 29, il a dirigé contre cette position une attaque qui a été facilement repoussée.

Les opérations qui se sont poursuivies en Lorraine depuis le 15 mars ont été souvent signalées par les communiqués allemands comme des succès à l'avantage de nos adversaires. Or, s'il est exact que depuis le 15 mars le front tenu par les armées en présence en Lorraine s'est modifié, cette modification a été tout entière à notre avantage. Nous avons constamment avancé, et les actions mentionnées comme des succès par les communiqués allemands sont purement et simplement celles par lesquelles

l'ennemi a vainement essayé de s'opposer à notre progrès. Notre avance moyenne a été de trois à quatre kilomètres sur un front de vingt-cinq kilomètres.

Donc, quand les communiqués allemands parlent d'action sur Embermenil (communiqué des 20 et 24 avril), cela veut dire que, constatant l'avance de nos positions de Laneuveville, au sud d'Embermenil, les Allemands tentent de s'y opposer par deux attaques. Elles sont repoussées, et le communiqué du 24 reconnaît que leurs avant-postes ont été obligés d'évacuer Embermenil.

De même, les actions mentionnées au nord-est et à l'est de Lunéville (communiqué du 1^{er} avril) ne sont autre chose que les vaines tentatives faites pour conserver la forêt de Parroy, qui fut presque totalement occupée par eux, et qui est aujourd'hui presque tout entière dans nos mains et solidement organisée.

Cette préoccupation marquée depuis un mois par les communiqués allemands dit assez qu'ils s'efforcent de dissimuler la série d'opérations, dont le résultat total se traduit par une avance sensible, des positions meilleures et le déplacement continu de notre ligne vers la frontière même de la Lorraine annexée.

En Haute-Alsace, à l'Hartmannswillerkopf, après avoir repris le sommet dans la soirée du 26, nous avons progressé d'environ 200 mètres, sur les pentes orientales de la montagne, et nous nous y sommes fortement établis. Dans la journée du 28, les Allemands ont violemment bombardé nos positions, mais sans attaquer.

LA GUERRE AÉRIENNE

Au cours de la journée du 27, nos avions ont lancé 32 obus sur la gare de Bollwiller et 40 obus sur la gare de Chambley, où ils ont mis le feu à un dépôt de munitions.

La gare d'Arnaville et la raccordement de voies ferrées Chambley-Thiaucourt ont été bombardés de nuit.

Le 28, un de nos avions a lancé 6 projectiles sur les hangars à dirigeables de Friedrichshafen. L'aviateur a vu un nuage de fumée s'élever du toit d'un hangar.

21 obus ont été lancés sur la gare, les ponts et l'usine de Léopoldshöhe. Pendant ce bombardement, un de nos avions est tombé dans les lignes allemandes.

Au cours de la même journée, quatre appareils allemands ont été poursuivis et atteints par nos aviateurs. L'un est tombé en flammes dans les lignes ennemies, près de Brimont. Deux autres sont venus s'abattre près de nos tranchées : l'un en Champagne, l'autre dans la région de l'Ancre, et ont été détruits par notre artillerie. Le quatrième a atterri dans nos lignes, à Muizon (ouest de Reims) ; les deux aviateurs allemands, non blessés, ont été faits prisonniers.

L'ennemi a bombardé par avions avec des obus incendiaires la ville ouverte d'Épernay, exclusivement occupée par des formations sanitaires.

Des renseignements précis annoncent que le zepplin qui a jeté des bombes il y a huit jours sur Dunkerque, gravement atteint par notre artillerie, et complètement hors de service, s'est échoué dans des arbres entre Bruges et Gand.

RUSSIE

Officiel. — Sur toute l'étendue de notre front, notre contact avec l'ennemi est devenu plus étroit ; le duel d'artillerie est, depuis quelques jours, plus intense et les rencontres de détachements et de reconnaissances sont plus fréquentes.

Au nord du Niémen les avant-gardes de l'ennemi se sont approchées de la ligne Reivère-Doubissa.

A l'ouest du Niémen et au nord de la Naréw, les Allemands ont tenté plusieurs attaques sur des rivières de l'Ojitz. Nous les avons repoussés après des combats à la baïonnette.

Des éléments ennemis, qui traversaient des

marais, sont tombés sous le feu croisé de nos mitrailleuses et ont été rejetés en arrière, en désordre, avec de grosses pertes.

Des tentatives des Allemands pour progresser au nord de Prasnich, ainsi qu'à l'est de Racionez, sont également restées sans résultat.

Dans les Carpathes, près du col d'Oujok, nous avons repoussé, le 26 et dans la nuit du 27, des attaques que l'ennemi avait dirigées isolément, mais avec une grande énergie, contre les hauteurs situées au nord-est des villages de Loubnia et de Boutna. L'ennemi a éprouvé des pertes importantes, notamment sur nos barrières de fils de fer.

Dans la direction de Stryj, l'ennemi a prononcé des attaques répétées et acharnées, mais il a été chaque fois repoussé à la baïonnette.

LES OPÉRATIONS EN TURQUIE

Dans les Dardanelles.

Malgré la résistance continue qui leur fut opposée, les troupes de débarquement se sont établies transversalement à l'extrémité de la presqu'île de Gallipoli ; leur ligne va d'un point situé au nord-est d'Eski-Nissarik jusqu'à l'embouchure d'une rivière sur la côte opposée.

Elles ont repoussé aussi toutes les attaques à Sari-Bair et avancent constamment.

Les Turcs avaient fait de nombreux préparatifs pour entraver notre débarquement ; les barrages de fils de fer s'étendaient au-dessous des vagues aussi bien que sur terre et des fosses profondes, dont le fond était garni de pointes de métal, avaient été creusées pour arrêter nos troupes ; celles-ci ont surmonté tous les obstacles.

Le Léon-Gambetta torpillé

Le croiseur cuirassé *Léon-Gambetta*, en croisière à l'entrée du canal d'Otrante, a été torpillé dans la nuit du 26 au 27 avril et a coulé en dix minutes. Tous les officiers (dont le commandant, capitaine de vaisseau André) ont péri à leur poste ; 136 hommes de l'équipage, dont 11 sous-officiers, ont été recueillis par des navires envoyés d'urgence à leur secours par les autorités italiennes.

La liste des survivants n'est pas encore parvenue au ministère de la marine.

(Otrante se trouve à la pointe du talon de la « botte » de l'Italie, en face de Vallona (Albanie).)

110 survivants de l'équipage du *Léon-Gambetta* ont été conduits à Syracuse (Sicile). Les 26 autres sont à Brindisi (côte orientale d'Italie).

Les corps de l'amiral Sènes et de 52 marins ont été inhumés à Leuca. Les circonstances de la perte du croiseur cuirassé ne sont pas encore connues.

Il n'est pas confirmé qu'elles ont été précédées de l'arrondissement d'un navire et il convient de s'accorder pour le moment aucun crédit aux récits et commentaires publiés d'après des renseignements de source étrangère.

HOMMAGE AUX VICTIMES

Au sujet de la perte du *Léon-Gambetta*, M. Victor Augagneur, ministre de la marine, a adressé à M. le vice-amiral Boué de Lapeyrère, commandant en chef de la première armée navale, le télégramme suivant :

Je vous exprime, au nom du Gouvernement, ainsi qu'à l'armée sous vos ordres, toutes nos sympathies et nos regrets émus. L'héroïsme des états-majors restés stoïquement à leur poste et la bravoure de tous les marins viennent de s'affirmer à nouveau par la fin du Léon-Gambetta. Pour continuer la guerre vers la victoire définitive, le Gouvernement de la République sait qu'il peut compter sur tous.

D'autre part, l'attaché naval de France à Rome a reçu du ministre de la marine l'ordre de se rendre auprès du ministre de la marine italienne pour le remercier de l'empressement avec lequel les autorités navales italiennes ont organisé les secours qui ont permis de recueillir les survivants du *Léon-Gambetta*.

LES CHEFS

Le contre-amiral Sènes, commandant de la 2^e division légère, avait arboré son pavillon

sur le *Léon-Gambetta*. Il était né le 31 mars 1857. Au moment de la guerre russo-japonaise, il commandait dans l'escadre d'Extrême-Orient le croiseur *Pascal*. Nommé, comme contre-amiral, au commandement de la 2^e division légère, il arborait son pavillon sur le *Léon-Gambetta* le 5 juillet 1913.

Le capitaine de vaisseau André, qui commandait le *Léon-Gambetta*, était né le 15 février 1865 et il fut promu capitaine de vaisseau le 24 janvier 1913.

CE QU'ÉTAIT LE « LÉON-GAMBETTA »

Le *Léon-Gambetta* était un croiseur cuirassé du programme de 1900 ; il avait été lancé à Brest en 1901. Il faisait partie d'un groupe de trois croiseurs, dont les deux autres, le *Victor-Hugo* et le *Jules-Ferry*, formaient avec lui la 2^e division légère.

Son déplacement était de 12,000 tonnes, avec 146 m. 50 de longueur, 21 m. 40 de largeur et 8 m. 20 de tirant d'eau. Son appareil moteur avait une puissance de 23,500 chevaux, correspondant à une vitesse de 23 nœuds.

La protection était assurée par un cuirassement de 170 millimètres d'épaisseur à la flottaison, de 200 millimètres au blockhaus du commandant et de 140 aux positions de l'artillerie.

L'armement comprenait quatre canons de 194 en tourelles axiales, seize de 164, dont douze en tourelles doubles et vingt-quatre de 47 ; plus, deux tubes lance-torpilles sous-marins.

L'effectif réglementaire était de 22 officiers et 714 hommes d'équipage.

AU PARLEMENT

La Chambre a effectué sa rentrée jeudi. Avant de reprendre l'examen du projet de loi étendant aux exploitations agricoles la législation sur les accidents du travail, elle a entendu avec une profonde émotion l'hommage rendu par son président, M. Paul Deschanel, à M. Georges Chaîne, député de la Réole, parti dès le début de la mobilisation, promu lieutenant sur le champ de bataille et tombé glorieusement en Argonne à vingt-sept ans.

Georges Chaîne expira dans l'enthousiasme et ses yeux voilés relèvent la justice.

Nous le pleurons avec ses chefs, avec ses compagnons d'armes, qu'animait sa foi, avec la Gironde, qui perd un de ses plus nobles espoirs, avec son jeune frère, qui avait obtenu l'honneur de servir sous ses ordres.

En sa mère, nous saluons ces femmes françaises, aussi admirables que leurs fils, leurs époux, leurs frères, et qui chaque jour illustrent de traits sublimes la pensée de Michelet : « Les femmes vaillantes sont mères de héros. » (Applaudissements.)

M. Paul Deschanel prononce ensuite l'éloge funèbre de M. Georges Berry. Il salue le retour de M. Léon Pasqual, délivré de sa longue captivité. Il félicite M. Antoine Borrel, qui a été décoré de la médaille militaire ; Jean Ybarnégare, Pierre Berger et Raoul Anglès, qui ont été cités à l'ordre du jour ; Alphonse Gour, Georges Vandame, Maurice Binder et Alfred Margaine, qui viennent d'être inscrits au tableau de la Légion d'honneur. Et il termine par ces mots :

Ainsi, tous les enfants de notre France, de quelque région qu'ils viennent, rivalisent de courage et de grandeur morale. L'Allemagne, en montrant ce qu'elle voulait, a tracé à la France son inflexible résolution. (Vifs applaudissements.)

Le Sénat a également siégé jeudi. Il a voté le projet de loi qui met à la charge du budget de l'Algérie les dépenses de construction, d'installation et de réparation des écoles primaires publiques spéciales aux indigènes.

Ce numéro du « Bulletin des Armées » est accompagné d'un Supplément entièrement consacré au Tableau d'honneur.

ÉCHOS DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

Chronique parisienne.

LE PREMIER BOURGEON

Nos généraux attendent les beaux jours qui permettront aux caissons d'artillerie et aux légers « 75 » de résonner triomphalement sur le sol durci ; mais le renouveau de la nature éveille au fond des cœurs d'autres rêves encore ; il émeut notre optimisme comme une promesse et, en quelque sorte, un gage mystique de la victoire.

La lumière fut toujours, en ce pays, la complice des belles espérances et la conseillère des grandes entreprises. Jeanne rallie ses gars autour d'un clair étendard ; avant de risquer l'aventure qui inaugurera une France nouvelle, Desmoulins pique à la boutonnière de son habit une branche de feuillage.

Toutes les charmantes témérités et les nobles folies qui sont, au cours des âges, les essais de notre génie en action témoignent la même grâce d'allégresse héroïque.

L'alouette est l'emblème des Gaulois, l'alouette « fille du jour », dit un historien que sa tendresse pour la terre de France inclina sur le tard vers un naturalisme sentimental, Michelet, qui après avoir animé le moyen âge et la Révolution, écrivit *l'Insecte et l'Oiseau* : « Dès que le jour commence, quand l'horizon s'empourpre, elle part du sillon comme une flèche et porte au ciel l'hymne de joie... »

Le coq, vainqueur de la nuit et dont l'image figure encore sur les vieilles tombes villageoises comme le signe de la résurrection, décore les bannières de la première République.

Edmond Rostand, qui fut son plus éloquent poète, a dédié un beau sonnet aux pieux qui sont les plus récents auxiliaires du coq gaulois et « défendent l'avenir en habit d'horizon ». Leur vaillance a ce charme ravissant et singulier : un air de fête. Les Boches, sans doute, ont aussi leur bravoure ; mais elle ne les force pas à lever la tête pour reconnaître, dans le ciel, leur idéal. Une sombre ardeur l'anime. Ce sont des corbeaux qui, dans les fables germaniques, servent les machinations ténébreuses d'Odin. L'aigle de Brandebourg n'en tra que plus tard dans le blason déclassé des Hohenzollern...

Voici le premier bourgeois : le printemps est avec nous.

Une ancienne légende assure que l'empereur Barberousse n'est point mort, mais qu'il vit retiré dans la montagne du Hyffhausen, en Thuringe, où, parmi des courtisans fidèles, il attend avec patience le réveil de l'antique Germanie. Quelquefois, la curiosité des choses du siècle le fait sortir de sa retraite ; alors, il s'entretient amicalement avec les pères.

Ceux qui ont eu l'honneur d'être reçus en son palais souterrain, orné de glaives et d'arquebuses, racontent que sa barbe a encore grandi ; elle tombe maintenant jusqu'à ses pieds. Assis d'ordinaire sur une table de pierre, il hoche la tête et paraît sommeiller. A quoi rêve le grave Barberousse ?

La tradition populaire prétend que le jour où le vieil empereur reparaitra dans le monde, l'arbre desséché auquel il suspendra son bouclier reverdira soudain, merveilleusement. Barberousse garde le dépôt de l'âme ancestrale.

On rapporte que le maréchal Blücher, visitant lord Wellington en 1816, s'arrêta longuement sur la cathédrale de Saint-Paul à contempler le paysage de Londres ; puis, sortant de sa méditation :

— La belle ville pour un sac ! fit-il. — Propos de bas soudard : mot de bon Allemand ! C'est une des originalités du paga-

Le général Hamilton. — Comme le maréchal French, le général Hamilton, qui commande aux Dardanelles, fut un des héros de la guerre sud-africaine, où il conquiert le grade de major général et où, sur la fin de la campagne, il fut chef d'état-major de lord Kitchener, qui avait succédé à lord Roberts dans le commandement en chef.

Depuis son retour en Angleterre, sir Jan Hamilton, qui est l'un des plus estimés des généraux anglais, a rempli différentes missions importantes ; il a notamment accompagné, comme représentant de l'armée anglaise, l'armée japonaise en Mandchourie.

Le général Hamilton est âgé de soixante-deux ans.

Pour la Belgique. — Le roi Albert de Belgique a télégraphié au lord-maire de Londres qu'il avait été heureux d'apprendre la formation d'un « comité national pour secourir la Belgique ».

La nation belge, devant ce témoignage de la générosité inépuisable de l'Angleterre, se rappellera toujours, dit-il, l'aide fraternelle si largement donnée.

L'appel du comité de secours belge en Angleterre — appel signé par le lord-maire de Londres — a produit une grande impression. Les secours qu'il est considéré comme indispensable d'envoyer immédiatement sont évalués à 7 millions. Il est constaté que plus de 1 million et demi de personnes sont entièrement sans ressources en Belgique. A Liège, 30,000 femmes, vieillards, enfants et infirmes font queue tous les jours dans les rues, pour recevoir une demi-livre de pain et une soupe. A Malines, sur 40,000 habitants, 25,000 sont sans ressources. A Bruxelles, près de 250,000 Belges attendent leur pain quotidien ; les enfants en bas âge dépérissent par suite du manque de lait.

Il en est à peu près de même dans tout le pays.

Une élection à Chicago. — Le 6 avril, les habitants de Chicago ont procédé à l'élection de leur maire.

Les deux partis dominants aux Etats-Unis — le parti républicain et le parti démocrate — avaient présenté l'un et l'autre des candidats et la lutte entre eux fut des plus vives. M. William Halle Thompson était le candidat des républicains, M. Robert Magnus Sweitzer celui des démocrates.

Les partisans de M. Sweitzer firent intervenir dans la campagne leurs préférences nationales et ils le proclamèrent candidat allemand. Des circulaires avec la photographie de Guillaume II et de François-Joseph furent répandues par milliers en faisant ressortir qu'un vote pour « Bob » était un vote pour les hommes dans la tranchée.

Le résultat fut qu'au dépouillement du scrutin M. Thompson avait 400,000 voix et M. Sweitzer 250,000.

Les votes des femmes aidèrent puissamment à la défaite du « candidat allemand ». C'était la première fois que l'occasion leur était donnée de voter pour un maire. On compte que 250,000 femmes environ se sont rendues aux urnes. Elles ont donné à M. Thompson 63 p. 100 de leurs voix.

Vivent les femmes de Chicago !

Les grands chefs italiens. — Le chef de l'état-major général est le comte Louis Cadorna, lieutenant général, né à Pallanza en 1850. Son père était le général Raphaël Cadorna qui se distingua en Crimée et qui était général en chef des troupes italiennes à la prise de Rome (20 septembre 1870).

Sorti numéro un de l'académie militaire de Turin, il fut promu, à dix-huit ans, sous-lieutenant de l'état-major. Nul mieux que lui ne connaît la frontière orientale italienne et il émergea ses auditeurs quand, de mémoire, il cite le moindre sentier, le moindre ravin de tous les chemins alpins.

Le sous-chef d'état-major, nommé le 1^{er} avril, est le lieutenant général Charles Porro, comte de Santa-Maria della Bicocca ; il était commandant du 6^e corps d'armée de Bologne et fut professeur de géographie militaire à l'école de guerre de Turin.

Il a soixante et un ans. C'est un homme d'une vaste culture militaire, passionné d'études et très populaire dans l'armée.

Le général Porro est lié d'une grande amitié avec le général Cadorna ; leur communauté d'études et de vues est absolue. Nul ne doute que ces deux hommes, dont les commandements se sont exercés surtout dans la zone des opérations futures, ne remplissent brillamment leur mandat si l'Italie mobilise.

Quant au ministre de la guerre italien, sa faculté de travail est proverbiale. Le général Zuppelli, qui a remplacé le général Grandi, démissionnaire, est d'origine triestine, et son patriotisme, si possible, est décuplé par le désir de voir la terre de ses aïeux rendue à l'Italie.

Les dix commandements. — Dans le chemin de fer de ceinture de Berlin, on peut lire, à l'intérieur de chaque compartiment, un placard portant les « dix commandements » suivants :

1. Tu ne mangeras que le strict nécessaire.
2. Tu éviteras tout gaspillage.
3. Tu considéreras le pain comme une chose sacrée.
4. Tu économiseras le beurre.
5. Tu boiras du lait et tu mangeras du fromage.
6. Tu consommeras beaucoup de sucre.
7. Tu cuiras les pommes de terre avec la peau entière.
8. Tu mangeras des légumes et du fruit et planteras partout des légumes.
9. Tu garderas tous les restes de la cuisine pour le bétail.
10. Tu feras ta cuisine au gaz.

Au total, tu te sers de la ceinture... dans le chemin de fer du même nom, et en dehors aussi.

Les Tominies en jupes. — Quelques semaines après le commencement de la guerre, on vit passer dans les rues de Londres un bataillon de volontaires en jupons, dans un costume ressemblant au khaki. On les regardait avec un sourire presque moqueur. Aujourd'hui, on ne sourit plus. On les comprend et on les applaudit. Leur petite troupe de sept cents membres constitue *The Women's Volunteer Reserve*, une organisation qui fonctionne admirablement et qui est destinée à rendre de grands services.

Les autorités anglaises viennent de faire appel à ces mobilisées bénévoles en leur demandant de remplacer, dans les fermes et les usines, leurs maris, leurs frères et leurs fils sur le front.

Le recrutement se fait sous les ordres de la « colonelle » Mrs Haverfield. La candidate, dont l'âge peut varier de dix-huit à quarante ans, est soumise à un examen médical. Déclarée bonne pour le service, elle est d'abord entraînée par un cours de gymnastique, des marches forcées et des exercices militaires. En outre, des volontaires apprennent à télégraphier, à monter à cheval, à motocyçler, à conduire des chevaux, des autos, etc.

A propos de la « Marseillaise ». — On sait généralement assez peu que Rouget de l'Isle n'est point l'unique auteur de cet hymne... Il eut un collaborateur... Oh ! pour un seul couplet, c'est vrai, mais qui est certainement un des meilleurs.

Le 14 juillet 1792, on célébrait à Vienne (Isère), la fête de la Fédération ; grand émoi, grand enthousiasme. Les Marseillais, traversant la France, se rendaient à Paris ; ils s'y trouvèrent le 10 août, lors de la prise des Tuileries.

Un professeur de rhétorique, très jeune abbé attaché au collège de Vienne, eut, en les voyant, l'inspiration de donner en composition à ses élèves un couplet patriotique à l'usage de la jeunesse ou de l'enfance. Le lendemain, au milieu des braves frénétiques, les Marseillais, à leur départ, furent accompagnés du chant de la nouvelle strophe :

Nous entrerons dans la carrière, Quand nos aînés n'y seront plus...

Les élèves qui le chantaient déclarèrent loyalement que le couplet des enfants était l'œuvre du professeur, l'abbé Antoine Personneux.

L'abbé Personneux faillit être guillotiné à quelque temps de là. Acquitte, il se retira dans un coin du Dauphiné, et y mourut le 9 mars 1835.

nisme germanique d'avoir créé une déesse de la rapine, la Walkyre Raangryd. Les Athéniens avaient confié aussi la garde de leur cité à une vierge guerrière; mais Pallas était, par surcroît, la déesse de la raison.

La lumière de l'Acropole se mêla toujours à la clarté française dont la nouvelle aurore fait déjà clignoter les dieux de proie... Il semble que décidément le charme soit rompu et que les barbares du Walhala eux-mêmes commencent à douter de leurs prestiges. Le délicieux poète Heine qui s'appela « un Prussien libéré » assure que le drapeau tricolore a la vertu de dissiper les spectres de toute sorte. Ce drapeau est en bonnes mains; à l'heure que notre Joffre aura choisie, il suffira d'un peloton d'alpins pour saisir Thor au collet, jeter Odin, le vieux dieu borgne, à la salle de police, et fesser les Walkyries.

FRANCIS CHEVASSU.

Députation irlandaise en France

Une députation irlandaise, venue pour remettre au Président de la République et au cardinal archevêque de Paris deux adresses de sympathie du peuple irlandais à la nation française, est arrivée à Paris.

Dans la journée de vendredi, les membres de la députation, après avoir déjeuné chez M. Georges Leygues, président du comité d'action et d'informations extérieures, ont été présentés à M. Viviani, président du conseil, qui a conduit lui-même les représentants de l'Irlande chez le Président de la République.

M. T. P. O'Connor, membre du Parlement, a présenté à M. Poincaré chacun des membres de la délégation. Au nom de M. Redmond, leader des Irlandais au Parlement, il a donné lecture au Président du manifeste du parti irlandais.

Cette adresse rappelle tout d'abord « les liens étroits de parenté et d'affection qui ont toujours si fortement uni les peuples de France et d'Irlande ». L'insolente tentative faite pour porter une nouvelle atteinte à la nation française fait naître dans le peuple irlandais des sentiments de profonde indignation.

Nous avons été tout aussi fiers que vous pouvez l'être vous-mêmes de voir que cette dernière invasion s'est brisée contre l'énergie indéfectible et l'héroïsme du peuple français. Nous savons qu'elle sera bientôt repoussée et si complètement qu'un tel danger ne pourra jamais plus menacer notre grand pays et entraver son développement pacifique. Ce sera l'orgueil des générations irlandaises de songer que des soldats de leur race ont pris part à cette lutte héroïque et ont versé leur sang côte à côte avec les valeureux soldats de toutes les nations alliées, pour défendre la France et assurer le triomphe du droit et de la liberté.

En quittant l'Élysée la députation irlandaise s'est rendue à l'archevêché de Paris. M. Joseph Devlin, président de l'ordre ancien des Irlandais, a présenté ses collègues au cardinal Amette.

M. Mithouard, président du conseil municipal, a invité la députation irlandaise à une réception qui sera donnée en son honneur à l'Hôtel de Ville. Cette réception aura lieu samedi, à cinq heures, à l'issue du déjeuner officiel que doit présider M. Viviani.

VOLEURS!

Un industriel hollandais qui vient de faire un séjour dans la région occupée du Hainaut raconte qu'en arrivant dans une des villes de ce pays, les Allemands exigèrent une contribution d'un million payable en trois fois.

On effectua le premier paiement en argent. Pour le second, le numéraire manquait. Sous la menace d'un bombardement, les habitants réunirent une quantité de bijoux et d'objets d'art assez importants pour remplir un camion. Les Allemands se déclarèrent satisfaits. Le dernier paiement eut lieu avec des titres trouvés dans un coffre-fort. Les Allemands y prirent 700,000 fr. de voleurs.

Tout le cuivre des métiers a été enlevé dans les usines. On a, en outre, emporté tout le matériel nécessaire pour la mise rapide en action des machines. Toutes les maisons ont été pillées.

Dans une autre ville de la même région, le commandant d'étapes oblige les adultes à assister matin et soir à des cours d'allemand. Le maire et les notables de la ville font partie des élèves. Les fautes dans les leçons sont frappées d'une amende de 5 à 40 fr.

L'Élan de la guerre

(1792)

La France est une épée vivante. Elle se portait elle-même à la gorge de l'ennemi.

Chaque jour dix-huit cents volontaires partaient de Paris et cela jusqu'à vingt mille. Il y en aurait eu bien d'autres si on ne les eût retenus. L'Assemblée fut obligée d'attacher à leurs ateliers les typographes qui imprimaient ses séances. Il lui fallut décréter que telles classes d'ouvriers, de serruriers, par exemple, utiles pour faire des armes, ne devaient pas partir eux-mêmes. Il ne serait plus resté personne pour en forger.

Les églises présentaient un spectacle extraordinaire, tel que, depuis plusieurs siècles, elles n'en offraient plus. On y avait rassemblé des milliers de femmes pour préparer les tentes, les habits, les équipements militaires. Elles travaillaient et elles étaient heureuses, sentant que, dans ce travail, elles couvraient, habillaient leurs pères ou leurs fils. A l'entrée de cette rude campagne d'hiver qui se préparait pour tant d'hommes jusque là fixés au foyer, elles réchauffaient d'avance ce pauvre abri du soldat de leur souffle et de leur cœur.

Un sentiment tout semblable fit vibrer la France en ce qu'elle eut de plus profond, quand un cercueil, en effet, la traversa, rapporté de la frontière, celui de l'immortel Beaurepaire, qui, non pas par des paroles, mais d'un acte et d'un seul coup, lui dit ce qu'elle devait faire en sa grande circonstance.

Beaurepaire, ancien officier des carabiniers, avait formé, commandé, depuis 1789, l'indépendant bataillon des volontaires de Maine-et-Loire. Au moment de l'invasion, les braves eurent peur de n'arriver pas assez vite. Ils ne s'amuseront pas à parler en route, traverseront toute la France au pas de charge et se jetèrent dans Verdun. Ils avaient un pressentiment qu'au milieu des trahisons dont ils étaient environnés, ils devaient périr. Ils chargèrent un député patriote de faire leurs adieux à leurs familles, de les consoler et de dire qu'ils étaient morts.

Beaurepaire venait de se marier, il quittait sa jeune femme, n'en fut pas moins ferme. Le commandant de Verdun assemblant un conseil de guerre pour être autorisé à rendre la place, Beaurepaire résista à tous les arguments de la lâcheté. Voyant enfin qu'il ne gagnait rien sur ces officiers nobles dont le cœur, tout royaliste, était déjà dans l'autre camp: « Messieurs, dit-il, j'ai juré de ne me rendre que mort. Survivez à votre honte. Je suis fidèle à mon serment; voici mon dernier mot, je meurs. » Et il se fit sauter la cervelle. La France se reconnut, frémit d'admiration.

C'était avec un véritable sentiment religieux que des milliers d'hommes, à peine armés, mal équipés encore, demandaient à traverser l'Assemblée nationale. Leurs paroles, souvent emphatiques et déclamatoires, qui témoignaient de leur impuissance pour exprimer ce qu'ils sentaient, n'en sont pas moins empreintes du sentiment très vif de foi qui remplissait leur cœur.

Le sacrifice fut, dans ces jours, véritablement universel, immense et sans bornes. Plusieurs centaines de mille donnèrent leur

corps et leur vie, d'autres leur fortune, tous leurs cœurs, d'un même élan...

De pauvres femmes de la halle apportent 4,000 fr., le produit apparemment de quelques grossiers bijoux, leur anneau de mariage...

C'est aussi ce qu'offrit, dans l'Assemblée nationale, une mercière de la rue Saint-Martin, qui vint avec son enfant. La mère donne sa croix d'or, un cœur en or et son dé d'argent. L'enfant, une petite fille, donne ce qu'elle a, une petite timbale d'argent et une pièce de 15 sols. Ce dé, l'instrument de travail pour la pauvre veuve, la petite pièce qui fait toute la fortune de l'enfant! Ah! trésor!... Et comment la France, avec cela, n'aurait-elle pas vaincu?... Dieu te le rende au ciel, enfant! C'est avec ton dé de travail et la petite pièce d'argent que la France va lever des armées, gagner des batailles, briser le roi, à Jemmappes... Trésor sans fond... On puisera et il en restera toujours. Et plus il viendra d'ennemis, plus on trouvera encore... Il y en aura, au bout de deux ans, pour solder nos douze armées.

J. MICHELET.

(Histoire de la Révolution.)

Petit théâtre de la guerre.

Le Turc en une leçon

La scène est dans une cour de caserne à Constantinople. Le lieutenant prussien von Kapoutboschnase, frais débarqué de Berlin, arrive pour prendre le commandement d'une section de fantassins turcs. Il s'exprime en allemand, bien entendu.

LE LIEUTENANT PRUSSIE. — Ah, voilà mes hommes, je pense!... Espèces de têtes de veaux, je vais vous faire exécuter quelques mouvements. Attention... Portez arme! (Les soldats restent impassibles.) Eh bien! donnerwetter? (S'adressant à un sous-officier.) Pourquoi ne bougent-ils pas?

LE SOUS-OFFICIER TURC, qui, naturellement, parle turc. — Inch Allah! (1).

LE LIEUTENANT. — Qu'est-ce que vous dites?

LE SOUS-OFFICIER. — Inch Allah.

LE LIEUTENANT, furieux. — Inch Allah! Inch Allah!... Mais je ne comprends pas le turc, tarteife! Parlez donc allemand, brute épaisse!

LE SOUS-OFFICIER, toujours parlant turc. — Iavach (2).

LE LIEUTENANT. — La vache toi-même, gros chien de cochon! C'est skandaleux, ma parole, que les soldats turcs ne parlent pas l'allemand! Quelle armée, bon vieux Dieu, quelle armée! Qu'est-ce qu'on leur apprend donc à l'école, à vos hommes?

LE SOUS-OFFICIER. — Salamalek.

LE LIEUTENANT. — Hein?... Je te dis que je ne comprends pas ta sale langue, triple rhinocéros! (Levant les bras au ciel.) Qu'est-ce que je vais devenir si ces chameaux n'entendent pas l'allemand?

LE SOUS-OFFICIER. — Kapoudji (3).

LE LIEUTENANT. — Tais-toi donc, excrement de crétin, puisque je ne comprends pas!... Après tout, tu vas voir si un officier prussien sait se faire obéir!... (Il Pempoigne.) Allons, en avant marche, charogne maudite! (Et il lui administre un coup de pied colossal dans le derrière.)

LE SOUS-OFFICIER, se retournant, furieux, et lui passant sa baïonnette à travers le ventre. — Iassak, giavour! (4).

LE LIEUTENANT, à terre, d'une voix faible. — C'est curieux... cette fois, j'ai assez bien compris. (Il meurt.)

CARLOS FISCHER.

(1) C'était étonné. — (2) Doucement! — (3) Portier. — (4) C'est dédaigné, chrétien!

Le Retour au Moulin

Le moulin faisait jadis partie du paysage français, et il l'égarait. C'était l'accessoire classique et harmonieux de la nature. « Un peu partout sur nos collines, sur les promontoires de nos montagnes, écrit M. Cunisset-Carnot, on voyait de toute la plaine de grands oiseaux agiter dans le ciel leurs ailes gigantesques aux battements circulaires ». Et au long des rivières, ronronnaient les moulins à eau qui donnaient les plus beaux concerts champêtres.

Le charmant moulin régalait la vie autour de lui. On y amenait des ânes chargés de sacs de blé, on les ramenait chargés de sacs de farine. Tout passait par le moulin, et y entraînait qui voulait : la locution est restée. On y connaissait toujours les dernières nouvelles. C'était le « centre intellectuel » de bien des campagnes, et aussi le lieu de réunion, où les garçons faisaient leur cour aux jolies filles, sous l'œil indulgent de la belle meunière. Car il y avait toujours une belle meunière.

Puis, une année, la fée sévère de l'industrie traversa les villages, et les vieux, les chers moulins cessèrent de tourner. Le concert était fini. Les grands moulins à vapeur remplacèrent les petits, qui n'avaient que des ailes ou des roues pour préparer le pain des braves gens. Les boulangeries foisonnèrent. Les mitrons eurent tout une voiture, qui les menait dans les plus lointains hameaux (la boulangerie a des écus) et les paysannes cessèrent de pétrir elles-mêmes la bonne miche et de la faire cuire au four de la ferme. Le pain blanc de tout le monde détrôna le savoureux pain bis qu'on fait pour soi.

Mais la guerre a appelé aux armées les boulangers et leurs attelages. Et comme il faut manger, comme il faut avoir du pain, les ailes des moulins d'autrefois et leurs roues ont recommencé la vieille et douce chanson longtemps interrompue. Les petits ânes ont refait le chemin que faisaient leurs pères, et des fours chauffés à blanc voici que sortent de nouveau ces grosses miches rondes qui répandent un parfum si délicieux et où l'on a envie de mordre.

La guerre finie, il faudra garder le goût des bonnes miches de pain bis, le moulin qui chante et la belle meunière, avec son brave meunier.

LA GALICIE

La Galicie, si l'on en excepte la partie occidentale qui avoisine Cracovie, est presque entièrement aux mains des Russes depuis le 22 mars, date de la chute de Przemyśl.

C'est en 1772 que cette province, dépouille de l'ancien royaume de Pologne, fut incorporée à l'empire d'Autriche.

Sa superficie est de 75,000 kilomètres carrés (presque le double de la Suisse). Le chiffre de sa population dépasse 8 millions d'âmes.

Cette population est essentiellement agricole. Il y a cependant des villes importantes. Avant la tourmente, Lemberg, la capitale, avait 206,000 habitants. Cracovie, 154,000; Przemyśl, 55,000; Koloméa, 43,000.

La Galicie constitue une région très bien dotée par la nature; son climat est bon et son sol fertile, surtout dans l'Est; elle a un superbe réseau de voies fluviales et des richesses minérales considérables encore peu exploitées. Ses mines de sel gemme sont les plus célèbres du monde et l'exploitation du pétrole, en décroissance depuis 1909, dépasse cependant le million de tonnes métriques.

On y trouve encore du soufre, du plomb, du zinc, du fer et du charbon, mais c'est surtout l'agriculture qui est la grande ressource du pays. La province fournit près du tiers de la production en froment de tout l'empire.

La Galicie constitue aux mains des Russes un gage de premier ordre qui, en attendant mieux, compense, et largement, les territoires polonais encore aux mains des Allemands.

LES CROQUIS DE L'ILLUSTRATION

par HENRIOT.

Petit dictionnaire qui n'est pas un dictionnaire de... Boche.



Mortier : Sert à consolider les murailles et à démolir les maisons.



Marmite : Ote-toi... de là que je m'y mette.



Obus de 75 : Un Rince-Boches.



Baïonnette : Tourne-Boches.



X... l'endroit d'où je vous écris, celui où nous sommes battus hier et où nous irons demain.



Pansement individuel : — Je me panse, donc je suis!

LES JEUX DE LA TRANCHÉE

Carré syllabique.

1. — Qui se nourrit de sang humain.
2. — Surnom d'un sous-marin boche.
3. — Punition des collégiens.

Devinette.

En ajoutant un R au nom d'un petit bateau, trouver le nom d'un grand chef d'Etat français.

SOLUTIONS DU N° 81

Devinette.

11 + 1 + 1 + 1 = 14

Charade.

Ma. — ré. — cage. — Maréage.

Les correspondances doivent être adressées : « Cabinet du ministre de la guerre, Bulletin des armées, Paris ». Les manuscrits ne sont pas rendus.

BLOC-NOTES

— Le Président de la République, accompagné du général Dupargé, chef de sa maison militaire, a visité vendredi l'œuvre du Soldat au front, créée par le Touring-Club de France, organisateur de la « Journée du 75 ».

— M. Millerand, ministre de la guerre, accompagné du docteur Troussaint, directeur du service de santé, et du professeur Hartmann, a inspecté les nouvelles ambulances automobiles chirurgicales. Ces voitures constituent un véritable hôpital de chirurgie volant, susceptible d'être installé tout près du front.

— M. Augagneur, ministre de la marine, accompagné d'un officier d'ordonnance, s'est rendu à Bordeaux pour assister au lancement du cuirassé Languedoc.

— S. M. la reine des Belges a visité mercredi l'hôpital Elisabeth, à Calais, qui lui a été offert en décembre dernier par la société française de secours aux blessés militaires.

— Le capitaine Pappenheim, attaché militaire allemand à l'ambassade de Pékin, qui était parti avec une vingtaine de brigands chinois pour faire sauter les tunnels du chemin de fer sibérien, a été tué en Mongolie.

— L'ouverture du pavillon français, à l'exposition de San Francisco, a eu lieu le 10 avril. Les discours prononcés par les orateurs américains ont eu un caractère d'amitié particulière.

— Des manifestations en faveur de la paix se produisent dans presque toute la Bohême. A Brunn, un commerçant allemand, connu pour son pangermanisme, a été grièvement blessé par la foule.

— Les syndicats ouvriers, en présence des événements actuels, ont décidé de ne pas chômer le 1^{er} mai.

— Le conseil de revision, siégeant au Cherche-Midi, sous la présidence du colonel Cousin, a rejeté le pourvoi formé par l'ex-payeur principal Desclaux, Vergès et M^{me} Bechoff.

— La semaine dernière, 4 torpilleurs russes ont détruit au large de la côte d'Anatolie 4 steamers et 24 voiliers turcs.

— Des pourparlers sont engagés avec l'Argentine par l'Italie, d'une part, et par la Grèce, d'autre part, pour l'achat du nouveau super-dreadnought argentin *Morenos*.

— Le conseil général de Constantine a voté un crédit de 400,000 fr. à titre de secours aux habitants des territoires envahis, à répartir par moitié entre les Belges et les populations françaises.

— Le cours du mark continue à baisser à Genève. La dépréciation atteint 12 p. 100.

— Le professeur Novstead, de l'université de Liverpool, est parti pour la France chargé d'une mission entomologique ayant pour but la destruction des mouches dans la zone des armées en vue d'éviter les épidémies.

— On a repêché dans le canal du Centre, à Chalon-sur-Saône, le cadavre de M. Henri Nérot, quarante-deux ans, ancien batonnier du bureau de Pontois.

— Noury, de la bande Bonnot, et Chlapale, le bandit de Pégomas, ont été embarqués sur la Loire, à destination de la Guyane.

— On annonce la mort de M. Edouard Voelin, conseiller municipal de Suarce (territoire de Belfort), mort après huit mois de captivité, à Rastadt (grand-duché de Bade) où il avait été interné avec huit de ses compatriotes.

— L'épidémie de typhus prend des proportions effrayantes en Autriche, et particulièrement dans la capitale et ses environs. On estime à plus de mille le nombre des cas journaliers.

— On annonce la mort de M. Hubert Bouché, ancien député de Pontivy, à l'Assemblée nationale en 1870; — de M. Henri Meyer, vice-président honoraire au tribunal de la Seine, ancien député de l'Isère; — de l'acteur Lassouche, ancien pensionnaire du théâtre des Variétés.

— Le total général des pertes prussiennes atteint le chiffre de 1,225,908. A ce nombre il faut ajouter 173 listes de pertes bavaroises, 138 listes de pertes saxonnes, 164 listes de pertes wurtembourgeoises et 28 listes de pertes navales.

LE TABLEAU D'HONNEUR

CITATIONS A L'ORDRE DE L'ARMÉE

Les Braves, dont les noms suivent, ont été cités à l'Ordre de l'Armée :

Soldat SEBILLEAU, 64^e d'infanterie : frappé mortellement, a serré la main de son capitaine en lui disant : « Je meurs pour la patrie. »

Soldats BOSSON, GENTIL et LUCAS, 118^e d'infanterie : se sont présentés volontairement pour protéger le travail de sapeurs du génie, chargés de détruire un réseau de fils de fer, ont contenu l'ennemi par leur attitude énergique, et, malgré le feu des Allemands, ont permis d'exécuter les destructions demandées, le 24 décembre.

Soldat CASTEL, 62^e d'infanterie : jeune soldat, dans la nuit qui a suivi l'attaque du 17 décembre, a suivi courageusement son caporal, et l'a aidé à rapporter dans nos lignes les corps de nombreux camarades tombés au champ d'honneur.

Sapeur mineur HERTIG, 6^e génie : le 24 décembre, désigné pour aller porter des charges sous un réseau de fils de fer ennemi, et n'étant pas doué d'une très grande force physique, a, pour mieux accomplir sa mission, abandonné son bouclier de protection.

Brancardier NOUAILLES, 118^e d'infanterie : a fait preuve du plus grand dévouement pendant toute la campagne, s'est particulièrement distingué dans la journée du 24 décembre, en allant relever les blessés. Blessé grièvement ce jour-là par un éclat d'obus.

Sergent-major CHAPALIN, 62^e d'infanterie : a fait preuve de vraies qualités militaires et de courage en dirigeant les travaux de sa section, en la maintenant toujours calme sous le feu de l'artillerie : toujours prêt à marcher, se prodigue depuis le commencement de la campagne, donne toujours à sa troupe un exemple qui lui en impose.

Sergent SUREL, 62^e d'infanterie : toujours le premier ; est sorti chaque jour en patrouille avec des volontaires. S'est offert pour placer des réseaux de fils de fer sous le feu de l'ennemi dans un endroit dangereux ; a fait preuve du plus grand courage depuis le commencement de la campagne.

Sergent BERTHO, 65^e d'infanterie : très belle conduite les 27, 28 et 29 décembre ; a été placé et s'est maintenu avec sa demi-section dans une position périlleuse, soumise à un feu violent, donnant à tous l'exemple du plus grand courage, en réparant, au fur et à mesure qu'elles se produisaient, les brèches faites par l'ennemi.

Soldat TURMEL, 62^e d'infanterie : soldat très courageux ; pendant le séjour dans les tranchées, est sorti chaque nuit pour patrouiller en avant des tranchées. Volontaire pour toutes les missions difficiles.

Soldat LE MASSON, 62^e d'infanterie : soldat très courageux. Pendant quinze jours, est sorti chaque nuit pour faire des patrouilles et pour travailler en avant des tranchées ; a réussi à prendre à 50 mètres des ouvrages ennemis, des papiers et des armes appartenant à un soldat allemand tué.

Colonel LAMEY, commandant une brigade d'infanterie : s'est prodigué dès le début de la campagne avec une infatigable activité. Au combat du 22 août, a, par son courage et sa ténacité et malgré des pertes sensibles, amené sa brigade jusqu'aux tranchées ennemies. A donné ensuite, dans différents combats, les preuves de la bravoure la plus calme et du plus grand esprit de sacrifice. Est tombé glorieusement le 8 septembre, en maintenant en ligne et jusqu'au dernier moment les éléments de sa brigade soumis depuis deux jours à un feu écrasant.

Lieutenant de réserve TELIER, 118^e d'infanterie : blessé au début de la campagne, a rejoint le front dès que son état de santé le lui a permis. A toujours fait preuve d'une belle attitude au feu. Ayant, le 10 janvier, reçu l'ordre d'aller renforcer une compagnie engagée devant un village, a été blessé mor-

tellement en enlevant ses hommes sous un feu violent de l'ennemi.

Lieutenant de réserve CARIU, 118^e d'infanterie : a fait preuve de belles qualités militaires depuis le début de la campagne ; le 10 janvier, chargé d'enlever une tranchée ennemie, a été blessé mortellement à la tête de sa compagnie en marchant à l'assaut.

Sous-lieutenant BAILLERGEAU, 64^e d'infanterie : pendant trois jours (du 10 au 12 décembre) a donné l'exemple d'un courage constant ; se portant bravement en avant le 10, a entraîné un groupe de volontaires dans la nuit du 11 au 12 jusque dans une tranchée allemande où il s'est installé, et où il s'est maintenu pendant trois jours malgré les tentatives de l'ennemi pour l'en déloger.

Sous-lieutenant LABOUCHE, 61^e d'infanterie : sorti de Saint-Cyr peu avant l'entrée en campagne, a pris, dès les premiers jours, le commandement de sa compagnie, où il restait seul officier. Le 28 août, l'a crânement conduite ; a reçu trois blessures graves le 8 septembre.

Sergent MOREL, 6^e génie : dans la nuit du 8 au 9 janvier, prenant part à des travaux de mine, a, au moment d'une attaque allemande, pris le commandement des sentinelles qui se trouvaient à proximité, les a entraînées de son exemple et de sa voix et a été, en partie, cause de l'insuccès de l'attaque allemande.

Sergent LE LIDEC, 6^e génie : revenant au front, à peine guéri d'une blessure reçue au cours d'une opération ayant pour objet de faire sauter à la melle les réseaux de fils de fer ennemis, est allé charger sous une tranchée allemande une forte mine, a fait le bourrage avec calme, a mis le feu, restant à proximité pour pouvoir aller constater les effets de l'explosion plus tôt ; a été chargé fréquemment de missions périlleuses toujours remplies avec succès.

Caporal MURZEAU, 64^e d'infanterie : dans la nuit du 11 au 12 décembre, a volontairement pris part à une reconnaissance qui a amené l'occupation d'une tranchée allemande. S'est porté à la rencontre d'une patrouille allemande, en entraînant ses camarades. A été tué au moment où la patrouille ennemie était obligée de se replier.

Soldats BARRIOU et YVENAT, 118^e d'infanterie : après s'être emparés d'une tranchée allemande, s'y sont maintenus seuls survivants avec leur sous-lieutenant, jusqu'à l'arrivée des sections de soutien sous un feu violent, et ont fait preuve du plus grand sang-froid.

Lieutenant ROY, 30^e bataillon de chasseurs alpins : a fait preuve d'une énergie inébranlable et d'un magnifique élan en passant à l'offensive après huit heures de lutte, ayant perdu plusieurs hommes et vu ses deux sergents tués successivement à côté de lui. Tué le 2 septembre, en conduisant héroïquement sa section à une contre-attaque.

Lieutenant ALLOIX, 30^e bataillon de chasseurs alpins : seul avec sa section dans un bois a résisté aux attaques répétées de deux compagnies allemandes et malgré des pertes très sérieuses, les a mises en fuite en passant à l'offensive. Tué le 2 septembre en tête de sa section qu'il portait au devant d'une attaque ennemie.

Capitaine de réserve PUISSANT, état-major d'une brigade d'infanterie : blessé grièvement d'un éclat d'obus, le 4 septembre, a rejoint le front à peine guéri, le 30 décembre. Remplit depuis ce moment avec le plus grand zèle et la plus grande activité les fonctions d'officier d'état-major.

Sergent DELMAS, 7^e d'infanterie : a été blessé en se portant à l'attaque d'une position allemande, est allé se faire panser et est revenu combattre jusqu'au moment où il est tombé en syncope (23 décembre).

Sergent BETEILLE, 11^e d'infanterie : très belle attitude au feu. A été blessé en conduisant sa section à l'assaut des tranchées ennemies (20 décembre).

Sapeur VILLELONGUE, 2^e génie : l'ennemi étant en éveil à la suite d'une première attaque, est sorti de la tranchée, avec son sergent, a rampé pendant une cinquantaine de mètres à découvert, pour porter une tringle à pétards sous les défenses accessoires ennemies. A placé cette tringle et l'a fait exploser pour l'attaque du 23 décembre.

Soldat FRANCON, 36^e d'infanterie coloniale : le 1^{er} décembre, étant en patrouille, s'est entendu avec un autre soldat de sa compagnie pour enlever une sentinelle allemande ; a remis avant le départ ses papiers, sa montre et son porte-monnaie à ses camarades, faisant d'avance le sacrifice de sa vie pour réussir dans sa mission. A été tué à bout portant par la sentinelle abritée derrière un bouclier métallique.

Soldat SOUJON, 36^e d'infanterie coloniale : le 1^{er} décembre, étant de patrouille, s'est entendu avec un autre soldat de sa compagnie pour enlever une sentinelle allemande ; a remis avant le départ ses papiers, sa montre et son porte-monnaie à ses camarades, faisant d'avance le sacrifice de sa vie pour réussir dans sa mission. S'est approché à courte distance de la sentinelle, a tiré sur elle, mais n'a pu l'atteindre, la sentinelle étant protégée par un bouclier métallique. Ne s'est replié que sous le feu violent d'hommes venus au secours de la sentinelle.

Caporal MARIN-DUPRAY, 43^e d'infanterie coloniale : a participé plusieurs nuits de suite à une patrouille pour enlever un petit poste ennemi ; au cours de la dernière, s'est approché avec un sergent et deux hommes jusqu'à quelques mètres des tranchées allemandes, s'est précipité avec sa patrouille sur un poste d'écoute, en enlevant de vive force deux prisonniers qu'il a ramenés dans nos lignes, permettant ainsi d'identifier les forces ennemies.

Soldats LEBON et HOUDIN, 43^e d'infanterie coloniale : ont participé plusieurs nuits de suite à une patrouille pour enlever un petit poste ennemi ; au cours de la dernière se sont approchés avec un sergent, un caporal et un homme jusqu'à quelques mètres des tranchées allemandes, se sont précipités avec la patrouille sur un poste d'écoute en enlevant de vive force deux prisonniers qu'ils ont ramenés dans nos lignes pour permettre d'identifier les forces ennemies.

Capitaine DOUTRES, 44^e d'infanterie coloniale : a, sous le feu, exercé brillamment le commandement de sa compagnie dans les circonstances les plus difficiles.

Capitaine PIN, 44^e d'infanterie coloniale : le 20 décembre, à l'attaque des tranchées allemandes, a montré de la bravoure et du sang-froid sous un feu très violent. Blessé au cours de l'action.

Médecin-major FRANCESCHETTI, 44^e d'infanterie coloniale : a fait fonctionner d'une façon parfaite, pendant trois nuits consécutives, dans des conditions rendues très difficiles par une profonde obscurité et des chemins défoncés par la pluie, le service de l'évacuation des blessés, avec un personnel des plus réduits. S'est multiplié avec tant de zèle que tous les blessés ont reçu ses soins et ont été évacués dans les plus prompts délais.

Sous-lieutenant DARBAS, 44^e d'infanterie coloniale : commandant une compagnie du 20 au 22 décembre, l'a menée au feu avec énergie et habileté. A su conserver le terrain conquis.

Sous-lieutenant JUNQUET, 44^e d'infanterie coloniale : a été blessé au moment où il entraînait ses hommes sous un feu d'artillerie et de mitrailleuses des plus violents.

Adjudant ACHÉ, 44^e d'infanterie coloniale : blessé d'une balle qui lui avait traversé la cuisse, n'a pas voulu quitter le commandement de sa section et n'est allé se faire panser que sur l'ordre du commandant de la compagnie.

Sergent SERVIA, 41^e d'infanterie coloniale : vigueur et entraînement ne se démentent jamais. Blessé d'une balle à la main le 21 décembre.

Sergent JOUAN, 44^e d'infanterie coloniale : a été grièvement blessé en portant sa section en avant, sous un feu très violent.

Sous-lieutenant de réserve KERVELLA, 2^e d'infanterie coloniale : au cours de nombreux séjours qu'il a faits dans les bois, a toujours fait preuve de courage, d'énergie et d'audace, donnant ainsi le plus bel exemple à ses hommes. A été blessé au moment où il lançait des pétards sur les tranchées allemandes distantes de quelques mètres.

Adjudant-chef GUILLOU, 2^e d'infanterie coloniale : brillante conduite habituelle au feu ; en dernier lieu a été blessé, à quelques mètres de l'ennemi, dans les bois où il se trouvait au moment où par son courage et son ascendant, il maintenait ses hommes soumis à un feu violent de bombes.

Soldat VERNET, 8^e d'infanterie coloniale : au combat du 28 décembre a été blessé pendant l'assaut ; parvenu sur le parapet de la tranchée allemande, a fait le coup de feu jusqu'à ce qu'il ait reçu l'ordre de se retirer en arrière ; a été blessé une deuxième fois.

Sous-lieutenant YOUNG, 266^e d'infanterie : à l'attaque d'un village, le 4 décembre, a maintenu ses hommes dans les tranchées devant les Allemands qui s'étaient approchés de nuit et, saisissant le moment favorable, a entraîné son peloton dans une charge à la baïonnette et bousculé l'ennemi. Disparu pendant la charge.

Sous-lieutenant FLAVIEN, 266^e d'infanterie : à l'attaque d'un village, le 4 décembre, commandait une section de mitrailleuses. Sommé de se rendre par les Allemands qui s'étaient rapprochés pendant la nuit, a répondu comme la vieille garde à Waterloo. A envoyé une dernière rafale à l'ennemi ; a pu réussir à sauver ses pièces et, se joignant à son camarade Youf a chargé avec lui à la baïonnette. Est disparu pendant cette charge.

Sergent DARBEILLE, 234^e d'infanterie : blessé mortellement en entraînant sa demi-section à l'assaut d'une barricade. Frappé à bout portant à trois mètres de cette barricade, est tombé en criant : « En avant, poussez toujours, vive la France ! »

Capitaine NICOLLEAU, 236^e d'infanterie : a toujours fait preuve de la plus grande bravoure aux côtés du chef de corps dont il est l'adjoint, notamment le 17 décembre au soir, dans l'attaque conduite contre des tranchées allemandes, n'hésitant en aucune circonstance, malgré un feu violent de mitrailleuses et d'infanterie, à assurer personnellement l'exécution des ordres du lieutenant-colonel.

Sous-lieutenant de réserve LEMAITRE, 224^e d'infanterie : a été tué le 17 décembre, en conduisant brillamment sa section à l'assaut d'une tranchée allemande.

Sous-lieutenant de réserve MEYNIER, 319^e d'infanterie : a été tué au cours d'une attaque de nuit, en remplissant avec sa bravoure habituelle la mission périlleuse de liaison qui lui avait été confiée.

Soldat CHEVERLANGE, brancardier au 205^e d'infanterie : depuis le début de la campagne n'a cessé de mettre à l'accomplissement de son service l'activité, le dévouement et l'initiative les plus dignes d'éloges. Au cours des combats du 17 au 24 décembre, a montré le plus grand courage et le plus grand dévouement en allant relever des blessés appartenant à différents régiments, et ce, pendant quatre jours et quatre nuits.

Lieutenant de réserve CHARETON, état-major de la 119^e brigade : déjà proposé pour une citation, a fait preuve en toutes circonstances de la plus grande bravoure. En particulier, le 1^{er} janvier 1915, chargé de faire une reconnaissance, n'a pas hésité à exécuter sa mission malgré un violent bombardement et a été tué par un obus.

Médecin-major ANATSEITOS, 71^e territorial : engagé volontaire pour la durée de la guerre et servant au titre étranger, ex-médecin principal de l'armée grecque, a trouvé, le 11 janvier 1915, une mort glorieuse en donnant ses soins, près de la ligne de feu, à des blessés de son bataillon.

Lieutenant MATHIEU, aviateur : décoré de la Légion d'honneur à la suite de nombreuses reconnaissances qu'il a accomplies, dans des circonstances souvent critiques, vient encore de prendre part, comme passager, le 26 décembre, au bombardement de hangars à dirigeables exécuté par un groupe d'aviateurs. A essuyé au cours de cette opération un feu violent qui a réussi à endommager l'appareil qu'il montait.

Sergent POIVRE, pilote aviateur : a déjà exécuté de nombreuses reconnaissances au-dessus de l'ennemi ; se distingue par son courage plein de belle humeur, son sang-froid, son entraînement. Vient encore de se signaler en prenant part, le 26 décembre, étant seul à bord, au bombardement de hangars à dirigeables exécuté par un groupe d'aviateurs.

Sergent LE MAITRE, pilote aviateur : très hardi pilote. A été fréquemment sous le feu des canons spéciaux et a montré les plus belles qualités d'énergie et de sang-froid. A pris part, le 26 décembre, étant seul à bord, au bombardement de hangars à dirigeables exécuté par un groupe d'aviateurs.

Sergent BLAIGNAN, pilote aviateur : très brillant pilote, remarquable d'audace et d'habileté. Est allé à plusieurs reprises, étant seul à bord, bombarder les cantonnements ennemis. A réussi le 13 décembre, à atteindre un train en gare et à y mettre le feu. S'est également particulièrement distingué le 30 décembre dernier, en allant en pleine nuit jeter quatre bombes sur une gare occupée par l'ennemi.

Maréchal des logis VALLET, pilote aviateur : excellent pilote, hardi et plein de sang-froid. S'est distingué à plusieurs reprises dans des opérations de bombardement. A pris part comme pilote au bombardement de hangars à dirigeables, exécuté le 26 décembre par un groupe d'aviateurs. A su son appareil atteint au cours de cette expédition, mais a réussi grâce à son sang-froid et à son habileté à revenir au centre d'aviation. A également pris part à d'autres raids.

Maréchal des logis VARON, pilote aviateur : a déjà effectué de nombreuses reconnaissances au-dessus de l'ennemi dans des conditions souvent très périlleuses ; vient encore de se signaler en prenant part le 26 décembre, étant seul à bord, au bombardement de hangars à dirigeables exécuté par un groupe d'aviateurs.

Maréchal des logis GARDEY, pilote aviateur : bien que jeune pilote, a montré depuis son arrivée de belles qualités de hardiesse et de sang-froid. A réussi grâce à son calme et à son habileté à revenir atterrir dans les lignes françaises le 23 octobre et le 2 novembre, suivant ainsi son passager. Légèrement blessé le 25 décembre, alors qu'il revenait de bombarder une position ennemie, est reparti dès le lendemain en reconnaissance.

Maréchal des logis ANTOINE, détaché au service aéronautique d'une armée : a été le premier à mettre au point dans l'armée le réglage des tirs par T. S. F.

Adjudant BARBIER, parc d'aviation n° 3 : a pris part à de nombreuses reconnaissances dans les régions les plus exposées au tir des batteries ennemies.

Chef de bataillon LANGLACÉ, état-major d'une armée : brillant officier, remarquablement doué, s'est constamment signalé dans son service d'état-major ; le 29 août étant en liaison dans un corps et n'écouterait que son courage a ramené au combat la ligne qui fléchissait et a été tué au cours de l'action.

M^{lle} GAUTHIER, en religion sœur HIPPOLYTE, supérieure des sœurs de l'Aspic mixte de Baccarat : a donné le plus bel exemple de courage et d'abnégation en restant à la tête de son personnel pour soigner les nombreux blessés reçus par l'hôpital pendant le bombardement et pendant la durée de l'occupation allemande en août et septembre 1914.

M^{lle} LOUAZIL, infirmière volontaire : a montré autant de courage que du dévouement dans des circonstances difficiles. A donné le plus bel exemple d'énergie et de sang-froid en traversant de nuit avec quelques infirmiers qui accompagnaient des blessés, une région très dangereuse. Blessée dans les combats sur l'Aisne.

Chef de bataillon LABORDÈRE, corps du génie d'une armée : par son activité sans trêve, par ses connaissances techniques hors de pair, a réalisé des améliorations, des inventions, des organisations qui ont largement

contribué à permettre à l'armée de jouer le rôle qui lui a été attribué.

Sergent PETITHUGUENIN, 1^{er} génie : étant chef d'un détachement de sapeurs affectés à la construction de mines, n'a pas hésité à se porter sur la ligne de feu, après avoir rassemblée ses hommes au moment d'une attaque allemande ; est monté sur le parapet pour mieux ajuster son tir. Très grièvement blessé. Maréchal des logis TINEL, 4^{er} d'artillerie lourde : pendant que sa batterie se trouvait en prise à un feu violent a donné à son personnel l'ordre de s'abriter, mais a continué seul à servir sa pièce. A déjà été cité à l'ordre de l'armée pour avoir accompli le même acte d'héroïque bravoure.

Soldats EDOUIN et LEMOINE, 21^e d'infanterie : se sont offerts comme volontaires pour traverser un canal et aller incendier une meule qui servait de poste d'observation à l'ennemi ; ont brillamment rempli leur mission malgré un feu violent dirigé sur eux, et n'ont regagné nos lignes qu'après avoir assuré la destruction de la meule.

Sous-lieutenant DU BUIT, 22^e d'artillerie : s'est distingué tout particulièrement par la crânerie, la conscience et l'habileté avec lesquelles il remplissait sa mission d'observateur ; tué glorieusement à l'ennemi, à son poste de combat.

Sous-lieutenant DURIOT, 3^e génie : tout jeune officier qui s'est affirmé comme un chef, capable d'exercer le commandement dans des circonstances critiques ; vient dans une attaque contre les tranchées ennemies de montrer brillamment ses qualités de calme, de sang-froid et de courage réfléchi, grâce auxquelles il a pu, sous un feu intense, accomplir entièrement sa mission.

Sergent VAUDEVILLE, 3^e génie : au cours d'une attaque, a conduit son détachement avec entraînement et énergie, a sauté un des premiers dans les tranchées ennemies et s'est avancé seul, avec la plus grande bravoure, sous un feu intense, pour pénétrer jusqu'aux communications téléphoniques et les détruire.

Lieutenant-colonel LEVANTIER, 89^e d'infanterie : chargé d'un commandement de la réserve, dans la journée du 8 janvier, a réussi, par son énergie et les judicieuses dispositions prises, à rétablir une situation rendue difficile par une très violente poussée de l'ennemi. Bravoure exceptionnelle.

Sous-lieutenant SAUVAN, 76^e d'infanterie : depuis le début de la campagne, a donné maintes preuves de bravoure ; blessé au cours d'une reconnaissance, a rejoint, après un pansement sommaire, son poste de combat.

Adjudant SIMON, 76^e d'infanterie : énergique et brave ; a été blessé en conduisant sa section à une contre-attaque à la baïonnette.

Médecin auxiliaire FOUCHET, 46^e d'infanterie : s'est particulièrement distingué par son dévouement et son courage dans la relève des blessés, et notamment dans la journée du 8 janvier, inspirant une grande confiance à ses brancardiers qui l'accompagnaient dans les endroits les plus périlleux.

Caporal COROUGE, 76^e d'infanterie : n'a cessé de faire montre, depuis le début de la campagne, de rares qualités de courage et de sang-froid, se présentant le premier pour les missions les plus périlleuses. Blessé grièvement au cours d'une de ces missions, a eu l'énergie rare de répondre à son chef de section qui lui faisait dire de ne pas se plaindre pour ne pas éveiller l'attention de l'ennemi : « Je ne dirai pas un mot ! ». Est mort après plusieurs heures de souffrances atroces, soulévant l'admiration de ses camarades par son courage héroïque.

Caporal TREINIOY, groupe de brancardiers du 5^e corps d'armée : blessé très grièvement le 9 janvier, par un éclat d'obus, en allant avec sa brouette porte-brancard, relever un blessé ; est mort pendant son transport.

Soldat MERCIER, brancardier, groupe de la 10^e division : belle attitude au combat du 9 janvier où il a été blessé.

Canonier HUREAU, 13^e d'artillerie : étant affecté comme téléphoniste à un poste avancé de l'artillerie, est allé, sous le feu de l'artillerie ennemie, réparer en plusieurs endroits la ligne coupée. Blessé, n'en a pas moins continué sa tâche et en réparant même sur sa route les lignes dont il n'avait pas la surveillance.

Lieutenant de réserve PRIGENT, 62^e d'infanterie : le 24 décembre, au cours d'une attaque, a été atteint à la figure par un éclat

d'obus, a conservé le commandement de sa compagnie malgré cette blessure, et n'a consenti à recevoir des soins qu'une fois l'engagement terminé; n'a observé que quelques jours de repos avant de rejoindre son unité, ayant à cœur de reprendre au plus tôt son poste et le commandement de sa compagnie.

Sous-lieutenant PALARIC, 62^e d'infanterie : blessé le 26 décembre par un éclat de projectile dans les tranchées, s'est fait faire un pansement provisoire, est resté avec sa troupe jusqu'à la fin du bombardement, a repris son service avant guérison complète. Blessé une première fois le 22 août, une deuxième fois le 28 août, une troisième fois le 7 septembre, par une balle à l'épaule, avait rejoint le front le 7 novembre.

Captaine MISAILLET, 16^e d'infanterie : belle attitude au feu. A été tué à la tête du bataillon dont il venait de prendre le commandement, le 25 août, à petite distance de l'ennemi et dans des circonstances difficiles.

Lieutenant CALLEY, 16^e d'infanterie : détaché de sa compagnie pour prendre au cours d'un combat, le 21 août, le commandement d'une compagnie dont le capitaine venait d'être blessé, a opposé une énergique résistance à un ennemi supérieur en nombre au point de perdre les deux tiers de son effectif et de ne pouvoir dégager le reste. A été blessé mortellement à la tête de sa troupe.

1^{er} 6^e COMPAGNIE DU 16^e D'INFANTERIE : a opposé à l'ennemi, dans le combat du 21 août, une vigoureuse résistance au cours de laquelle ont été mis hors de combat les deux tiers de son effectif.

Caporal JULLIEN, 4^e génie : resté dans une galerie pour renseigner son chef sur les travaux de l'ennemi qui préparait un fourneau de mine, a été grièvement blessé par l'explosion d'une mine.

Maitre ouvrier SUQUET, sapeurs **SARLIN** et **QUEYREL**, 4^e génie : mis aux écoutes à moins de 30 centimètres de l'ennemi, dans une galerie, ont constamment renseigné leur chef sur les travaux de l'ennemi qui préparait un fourneau de mine. Sont restés jusqu'au bout à leur poste où ils ont été tués par l'explosion ennemie.

Captaine CAZABAN, 18^e d'infanterie : a toujours fait preuve de courage, de vaillance et d'énergie. Blessé pour la deuxième fois, après être revenu sur le front à peine guéri, a dit à son chef de bataillon : « Je suis touché, mais je m'en tirerai et bientôt je reviendrai vous rejoindre. » A supplié le médecin de ne pas l'évacuer et de le laisser près du front, pour lui permettre de reprendre plus vite son commandement.

Lieutenant CAQUET, 57^e d'infanterie : d'une exceptionnelle bravoure et connu par ses coups d'audace, a vigoureusement reçu à la baïonnette, à la tête de ses hommes un détachement ennemi qui prétendait s'emparer d'une tranchée bouleversée par des torpilles aériennes ; immédiatement après a remis l'obstacle en état et s'y est installé solidement.

Sergent SABATHÉ, 57^e d'infanterie : a été grièvement blessé dans une tranchée soumise à un bombardement très violent de torpilles aériennes, après avoir par son calme et son énergie, assuré la résistance aux assauts de l'ennemi.

Chef de bataillon PETITJEAN, 12^e d'infanterie : officier d'une grande bravoure, qui, blessé au cours d'une attaque, a donné à ses hommes l'ordre formel de continuer le combat, sans s'occuper de lui.

Captains DUCHANOY, 12^e d'infanterie : brillante conduite dans tous les combats auxquels il a pris part. Grièvement blessé en entraînant sa compagnie dans une contre-attaque.

Lieutenant O'ORMAN, 12^e d'infanterie : blessé grièvement à la tête de sa compagnie qu'il commandait avec énergie et bravoure face à des attaques vigoureuses de l'ennemi.

Lieutenant ARIGHI, 12^e d'infanterie : blessé grièvement au cours d'une reconnaissance exécutée sous un feu violent, n'en a pas moins rempli sa mission et fourni un compte rendu complet avant de se laisser évacuer.

Lieutenant VALOGNE, 12^e d'infanterie : s'est maintenu cinq jours consécutifs à la tête de sa compagnie dans une ferme continuellement exposée au feu et aux attaques répétées de l'ennemi.

Adjudant VATS, 12^e d'infanterie : blessé grièvement au cours d'une contre-attaque dans laquelle il conduisait sa section avec vigueur et énergie.

Adjudant LAMAILSON, 12^e d'infanterie : atteint d'une blessure assez sérieuse a tenu avant toute chose à se rendre auprès du commandant de compagnie pour lui communiquer certains renseignements importants et ne s'est laissé panser qu'après.

Chef de bataillon DUCANI, 163^e d'infanterie : le 14 décembre, a fait preuve d'un mépris absolu du danger en donnant au milieu des balles des ordres relatifs au mouvement d'une de ses compagnies. A été blessé dans cette action.

Chef de bataillon ROLET, 252^e d'infanterie : le 12 décembre, a entraîné son bataillon à l'attaque de tranchées ennemies avec une admirable énergie. Blessé grièvement à la tête a continué à enlever ses hommes jusqu'au moment où il est tombé mortellement frappé en s'écriant : « En avant, c'est pour la France ».

Captaine POINTEVER, 167^e d'infanterie : le 21 septembre a maintenu sa compagnie sous un feu violent, et, blessé, n'a quitté son commandement qu'à la nuit ; a été frappé mortellement le 13 décembre en entraînant sa compagnie à l'assaut.

Captaine DE MOLY, 163^e d'infanterie : le 14 décembre, a conduit sa compagnie dans le plus grand ordre à l'assaut d'une tranchée ennemie qu'il a enlevée sous un feu violent de front et de flanc. A été mortellement frappé, au moment où presque à découvert, il repoussait en coopérant avec la compagnie voisine une violente contre-attaque de l'ennemi.

Captaine DAVILLIER, 232^e d'infanterie : le 14 décembre, a d'un vigoureux élan, entraîné sa compagnie à l'assaut d'une tranchée ennemie sous un feu violent. Blessé mortellement, a conservé assez de maîtrise sur lui-même pour s'écrier : « Ce n'est rien, ne vous occupez pas de moi ».

Captaine MARINET, 275^e d'infanterie : a fait preuve, au combat du 14 décembre, d'une énergie à toute épreuve en refusant de se faire panser, après avoir vu le bras traversé par une balle. N'a consenti à se rendre à l'ambulance qu'après deux jours et deux nuits passés dans les tranchées.

Captaine DESMONT, 286^e d'infanterie : au combat du 12 décembre, a fait preuve d'une grande bravoure en entraînant sa compagnie à l'assaut d'une tranchée ennemie sous un feu intense, s'en est emparé et est tombé grièvement blessé. Déjà cité le 9 octobre à l'ordre de l'armée.

Lieutenant DE BIZEMONT, 163^e d'infanterie : officier de territoriale passé sur sa demande dans un bataillon actif, a entraîné sa section le 13 décembre avec la plus grande vigueur à l'assaut d'une tranchée ennemie sur le parapet de laquelle il est tombé frappé à mort en s'écriant : « Vive la France. En avant ! »

Lieutenant THYRON, 232^e d'infanterie : le 13 décembre, a fait le coup de feu avec sa section pendant plusieurs heures dans une tranchée enlevée aux Allemands et soumise à un feu intense. Blessé au visage une première fois continua stoïquement son tir jusqu'au moment où une balle vint l'atteindre mortellement en plein front.

Lieutenant BURLAT, 286^e d'infanterie : le 12 décembre, a conduit sa section avec un magnifique entrain à l'attaque d'une tranchée ennemie très fortement défendue. Est tombé grièvement blessé après s'en être emparé. Déjà blessé le 24 août grièvement et décoré, venait de rejoindre à peine guéri son régiment.

Sous-lieutenant DE GAILHARD-BANCEL, 252^e d'infanterie : a, le 12 décembre, entraîné sa compagnie entière à l'assaut des tranchées ennemies avec un incomparable entrain. Deux fois blessé antérieurement n'avait jamais voulu se faire évacuer.

Sous-lieutenant RAVALLIER, 275^e d'infanterie : a montré pendant le combat du 14 décembre une indomptable énergie en entraînant ses hommes hors de la tranchée, en les portant en avant sous la mitraille et en les maintenant sur leur nouvelle position.

Sous-lieutenant MARCOUX, 286^e d'infanterie : a montré le plus grand courage en enlevant brillamment sa section le 12 décembre à l'assaut d'une tranchée ennemie sur laquelle il tomba mortellement blessé. A été nommé sous-lieutenant pour faits de guerre.

Adjudant POYAU, 232^e d'infanterie : le 13 décembre a porté lui-même sa mitrailleuse dans la tranchée ennemie qu'on venait d'occuper. Est retourné chercher un de ses hommes resté en arrière. A été mortellement blessé en cherchant à sauver sa pièce, la position n'étant plus tenable, et y a réussi avant de mourir.

Aspirant ESCO JEROU, 8^e rég. d'artillerie à pied : commandant une batterie d'artillerie lourde, a toujours fait preuve, notamment le 6 et le 12 octobre d'une énergie et d'un courage remarquables en continuant, sous un feu violent d'artillerie, à diriger le tir de sa batterie, ne songeant à s'abriter que sa mission terminée. Blessé deux fois en commandant le feu de sa batterie.

Médecin auxiliaire LHUERRE, 339^e d'infanterie : le 13 décembre, a fait preuve d'un courage au-dessus de tout éloge, en organisant le transport immédiat et la mise à l'abri des blessés, sous un violent bombardement, après la destruction par un obus du poste de secours.

Sergent JEANNETON, 235^e d'infanterie : Blessé successivement de trois balles le 12 décembre, le bras gauche cassé, a continué le combat en faisant charger son arme par un de ses hommes jusqu'à ce qu'une quatrième balle vint le frapper mortellement.

Sergent ROQUE, 339^e d'infanterie : a fait preuve, au cours du combat du 13 décembre, d'une admirable bravoure en se constituant, dans les tranchées ennemies où il avait pénétré, un abri grâce auquel il put abattre une dizaine d'ennemis avant d'être lui-même mortellement frappé.

Soldat MARRAINE, 168^e d'infanterie : le 14 décembre, après s'être porté à l'assaut d'une tranchée ennemie, l'a dépassée et a marché sur la tranchée suivante ; a été blessé au moment où, couché sur le parapet, il observait les mouvements de l'ennemi et n'est allé se faire panser que sur l'ordre de son capitaine à qui il a rapporté des renseignements très utiles sur l'organisation des tranchées ennemies.

Claire DIOC, 233^e d'infanterie : a fait preuve d'une bravoure et d'une abnégation absolue, le 11 octobre, en rapportant sous le feu son lieutenant blessé et le 13 octobre, après avoir vaillamment combattu toute la journée, en allant à deux reprises le soir chercher des camarades blessés restés à proximité de l'ennemi. A été lui-même grièvement blessé à son second voyage.

Soldat COLOMBIER, 339^e d'infanterie : le 13 décembre, a montré un remarquable courage en sortant un des premiers de la tranchée au signal de l'attaque ; blessé à la cuisse est resté sur la ligne de feu où il n'a cessé d'encourager ses camarades à tenir ferme. (Déjà blessé le 27 septembre.)

Lieutenant WETTERSTROM, 1^{er} étranger : fait en toutes circonstances plus que son devoir avec un parfait dédain du danger. S'obstinait, après avoir reçu une blessure assez sérieuse, à rester à son poste et a dû être évacué par ordre.

LA 19^e COMPAGNIE DU 351^e D'INFANTERIE : a montré un admirable sentiment du devoir en marchant en ordre sous un feu violent, en gagnant la position avancée qui lui était assignée et en s'y maintenant de douze à seize heures malgré de grosses pertes ; a repoussé une contre-attaque ennemie en lui faisant subir de grosses pertes.

Captaine BAVIERE, état-major d'une division : a montré les plus brillantes qualités militaires, notamment les 21, 25 août et 1^{er} septembre. A été tué le 8 septembre en revenant d'une reconnaissance des positions ennemies pendant laquelle il s'est avancé sous une grêle de balles jusqu'à la ligne de tirailleurs.

Captaine de réserve BEBERT, 351^e d'infanterie : quoique blessé, a repris son service et a rempli comme adjoint au chef de corps deux missions particulièrement périlleuses.

Lieutenant de réserve DE CHALENDAR, 362^e d'infanterie : a montré depuis le début de la campagne beaucoup d'initiative et d'habileté ; s'est particulièrement distingué les 14 et 15 décembre et a largement contribué au succès de l'opération.

Sous-lieutenant RAULET, 362^e d'infanterie : est tombé mortellement frappé d'une balle en pleine poitrine en franchissant le premier des défenses accessoires de l'ennemi.

CITATIONS

(Suite.)

Sous-lieutenant de réserve HARLE, 351^e d'infanterie : d'un sang-froid et d'une bravoure remarquables, s'est toujours fait remarquer depuis le début de la campagne ; a été tué dans une tranchée que sa section venait d'enlever.

Sous-lieutenant PIGNIN, 351^e d'infanterie : a pris crânement le commandement de la compagnie quand il est resté seul officier. A su maintenir sa compagnie sur la position et a repoussé une contre-attaque importante malgré de fortes pertes.

Sous-lieutenant GÜNTHER, 59^e bataillon de chasseurs : mortellement frappé en entraînant sa troupe avec une rare énergie pour reprendre le terrain perdu.

Sous-lieutenant PALMENTIER, 303^e d'infanterie : grièvement blessé en se portant au secours d'un de ses hommes tombé à 30 mètres de l'ennemi.

Sous-lieutenant MOUCHOT et **adjudant HELLUIN**, 59^e bataillon de chasseurs : mortellement frappés au cours d'une résistance héroïque à une violente contre-attaque ennemie.

Sergent-major ROSSIGNOLLES, 362^e d'infanterie : sous-officier énergique et brave ; a été tué en conduisant sa section à l'attaque des retranchements ennemis.

Sergents VERDIN, FLORIVAL et DERAIN, 362^e d'infanterie : leurs chefs de section étant tombés, ont pris le commandement et ont été tués en entraînant leur troupe à l'attaque.

Caporal BERTELOOT, 166^e d'infanterie : s'est déjà distingué dans la défense d'un fort ; grièvement blessé au moment où il observait, dans la tranchée, le tir de ses hommes.

Sergent TUSSEAU, 233^e d'infanterie : à la tête d'un détachement, est sorti de nos lignes sous une grêle de balles pour aller renforcer un poste conquis. Y a luté avec une grande énergie contre les retours offensifs de l'ennemi tout en travaillant à la mise en état du poste, jusqu'au moment où il a été grièvement blessé.

Sergent SUIRE, 233^e d'infanterie : appelé à renforcer un poste conquis, a entraîné ses hommes, malgré le feu extrêmement violent des mitrailleuses dirigé sur le point de sortie de sa troupe. Est parvenu jusqu'au poste où il allait pénétrer au moment où il a été mortellement frappé.

Sergent CASTAGNET, 233^e d'infanterie : est entré l'un des premiers dans un ouvrage allemand, s'est employé pendant plus de deux heures à assurer l'organisation et la défense, malgré un feu intense de bombes et de mitrailleuses qui démolissaient au fur et à mesure les travaux entrepris. S'est fait conduire par un des prisonniers allemands au fond d'une galerie de mine de 3 mètres pour s'assurer qu'elle ne contenait aucun engin explosif et ne s'est retiré que sur l'ordre de son chef.

Sergent CAZENUEVE, 233^e d'infanterie : faisant partie d'une troupe chargée de surprendre un poste ennemi, est entré un des premiers dans ce poste ; y a pris part pendant deux heures à son organisation défensive constamment démolie par les bombes et chaque fois rétablie ; a résisté en même temps par le feu aux tentatives d'attaque de l'ennemi et n'a abandonné la lutte que sur l'ordre de son chef lorsque le poste littéralement retourné ne fut plus qu'un amas de débris, de morts et de blessés.

Caporal LAGRAVE, 233^e d'infanterie : brillante conduite dans l'attaque d'un poste ennemi, dans son organisation défensive et sa résistance, malgré une blessure grave. Est mort des suites de cette blessure.

Caporal BROUSSET, 233^e d'infanterie : blessé grièvement en entraînant à la suite de son chef de section et sous une grêle de balles les hommes envoyés pour renforcer une troupe qui venait de prendre un poste à l'ennemi.

Soldat ABADIE, 233^e d'infanterie : poursuivi avec ses camarades une patrouille allemande à la baïonnette, s'est dirigé vers un poste ennemi qu'on attaquait, y a pénétré malgré un feu extrêmement violent et y a pris la place d'un camarade tué. Blessé à la tête, a continué la résistance jusqu'au moment où ce poste a été évacué sur l'ordre de son chef.

Sous-lieutenant BERANGER, 317^e d'infanterie : a constamment fait preuve d'un entrain et d'une bravoure remarquables. Commandant, le 13 septembre, sa compagnie, avant-garde de la division, s'est emparé d'un bois occupé par l'ennemi, et lui a fait 42 prisonniers. Blessé le 7 octobre, a repris son commandement le 29 novembre, et continue à donner le plus bel exemple d'énergie et de courage.

Sous-lieutenant de cavalerie DE BIRE, détaché au 317^e d'infanterie : officier adjoint au chef du 5^e bataillon, s'est constamment fait remarquer par son zèle, son entrain et sa bravoure en assurant la liaison dans les circonstances les plus périlleuses. A été blessé le 13 septembre, en portant un ordre sous le feu de l'ennemi. Ayant repris ses fonctions le 29 novembre, continue à se distinguer par son énergie et son courage.

Sous-lieutenant HAPPE, 317^e d'infanterie : a, depuis le début de la campagne, fait preuve de la plus grande intrépidité et d'un remarquable sang-froid en commandant sa section de mitrailleuses dans des circonstances souvent très difficiles. Blessé le 8 octobre, n'a pas voulu quitter le front et a repris immédiatement son commandement.

Caporal NAMUR, 355^e d'infanterie : très belles qualités militaires ; a toujours donné l'exemple du courage, de la bravoure, du dévouement et d'une mâle énergie, en affrontant de sérieux dangers dans les reconnaissances et missions périlleuses qu'on lui confiait et qu'il réclamait toujours l'honneur d'accomplir.

Tireur émérite, a tué de nombreux Allemands ; a été tué d'une balle à la tête.

Captaine DE SAINT-TRIVIER, 313^e d'infanterie : depuis le début de la campagne a constamment fait preuve de la plus grande énergie et d'un entrain remarquable. A été deux fois grièvement blessé en allant surveiller la pose de défenses accessoires.

Général de brigade LELEU : officier général d'une grande bravoure qui a brillamment commandé sa brigade depuis le début de la campagne. A conduit des assauts couronnés de succès et a su maintenir le calme et le sang-froid sous des bombardements violents.

LÉGION D'HONNEUR

Sont nommés dans la Légion d'honneur :

Au grade d'officier.

Colonel PIERSON, commandant une brigade d'infanterie : a fait preuve dans tous les combats d'une grande activité, d'un jugement sûr et d'une énergie infatigable. S'est distingué tant à la tête d'un régiment que dans le commandement de sa brigade.

Captaine BURGER, 12^e d'artillerie : sérieusement blessé au combat du 2 janvier. Ayant de nombreuses campagnes antérieures, a acquis de nouveaux titres par la vigueur qu'il a montrée au cours de la campagne actuelle.

Lieutenant-colonel BERAUD-REYNAUD, commandant un groupement de la brigade mixte : blessé au mois d'août, a repris son commandement aussitôt guéri. A fait preuve en toutes circonstances de calme, de jugement et de décision ; a montré, en particulier, beaucoup d'énergie au cours des attaques allemandes des 12 et 13 janvier en maintenant ses troupes sous un feu violent jusqu'à la fin de la journée.

Lieutenant-colonel AUROUX, 204^e d'infanterie : a conduit avec la plus grande énergie les troupes chargées des attaques contre les tranchées allemandes ; a maintenu pendant trois jours l'occupation de la position conquise, malgré les violentes contre-attaques de l'ennemi, a refusé de se laisser relever en même temps que les troupes sous ses ordres et a conservé le commandement du secteur jusqu'au moment où le repli a été ordonné.

Chef de bataillon FISTON, 359^e d'infanterie : a donné l'exemple des plus belles qualités militaires les 23, 25, 27 et 28 décembre, en enlevant brillamment son bataillon à l'attaque d'une localité. Son bataillon ayant été relevé, est resté commandant du secteur jusqu'au 2 janvier. Les 7 et 8 janvier, s'est encore distingué à l'attaque d'un village.

Chef d'escadron BEAUNE, 60^e d'artillerie : grièvement blessé, le 26 septembre à son poste d'observation placé très en avant de son groupe. Très brillante attitude au feu dans tous les combats auxquels il a participé du 14 août au 26 septembre.

Colonel BOICHUT, 61^e d'artillerie de campagne : commandant son régiment depuis le début de la guerre, n'a cessé de rendre les plus grands services ; a su par son ascendant, par son infatigable activité, son courage et sa valeur éclairée, obtenir le meilleur rendement d'un régiment d'élite qui, au feu nuit et jour, presque sans répit depuis le commencement de novembre jusqu'au 29 décembre, a affirmé sa discipline, sa vaillante bravoure et son habileté de tir ; a puissamment concouru aux actions de la division dans des circonstances parfois difficiles sans craindre, quand il le fallait, soit de maintenir dans la défense ses batteries sous le feu rapproché de l'infanterie ennemie, soit dans l'attaque de porter ses pièces à moins de 300 mètres des positions ennemies.

Colonel COCHIN, 16^e dragons : grièvement blessé, ne s'est retiré qu'après avoir donné tous ses ordres et assuré le commandement du secteur qu'il avait à garder.

Chef de bataillon MERCIER, 66^e d'infanterie : blessé très grièvement, le 8 septembre, d'une perforation de l'intestin qui, malheureusement et vraisemblablement, le rendra longtemps impotent, sinon définitivement. Officier de premier ordre.

Lieutenant-colonel DECHIZELLE, 2^e zouaves de marche : bravoure remarquable, commandement éclairé et énergique. Depuis le début de la campagne commande son régiment dont l'éloge n'est plus à faire.

Lieutenant-colonel DUDOUIS, 7^e d'infanterie coloniale : a pris, le 9 septembre, le commandement d'un régiment très éprouvé par une série de combats violents, l'a réorganisé en quelques jours et amené au feu dans les meilleures conditions morales les 14 et 15 septembre ; blessé grièvement le 15 septembre, après avoir brillamment forcé le passage d'un ruisseau, malgré une énergique résistance de l'ennemi.

Au grade de chevalier.

Captaine AUZIAS, 30^e d'infanterie : depuis le début de la campagne s'est fait remarquer par son ardeur et son courage. Blessé le 29 août, est revenu immédiatement après guérison. A été de nouveau blessé très grièvement le 4 janvier, en inspectant les travaux d'amélioration à faire dans son secteur.

Lieutenant MOREAU, 77^e d'infanterie : s'est particulièrement distingué aux combats des 23, 30 août et 6 septembre, où il a été très grièvement blessé au genou par un obus, en même temps qu'un grand nombre d'hommes de sa section.

Captaine TAUPIN, compagnie 14/5 du génie, 1^{re} compagnie de corps d'un corps d'armée : officier distingué, intelligent, actif et énergique. Employé aux travaux de défense sur une position, a donné constamment l'exemple du sang-froid et de la bravoure, au cours des attaques en sapes et en mines exécutées au contact immédiat d'un ennemi très mordant. Grièvement blessé en service commandé ; a eu la main droite emportée par l'explosion prématurée d'un pétard dont il enseignait l'amorçage à des officiers et gradés divers d'infanterie. A reçu en outre des blessures multiples au cou et à la cuisse.

Captaine PERRAS, 31^e d'infanterie : au combat du 8 janvier, a organisé et dirigé d'une façon remarquable la défense acharnée du secteur qui lui était assigné, malgré des attaques de nuit incessantes. Bien que blessé au pied, a conservé le commandement de sa compagnie qu'il électrisait par sa mâle attitude.

Captaine CROUZAT, 56^e territorial : officier animé du plus haut esprit de devoir. Excellent capitaine de compagnie. L'a menée avec un sang-froid remarquable et est tombé grièvement blessé. A été amputé de la cuisse.

Sous-lieutenant de réserve FARGES, artillerie du 8^e corps d'armée : observateur d'artillerie, s'est porté jusqu'aux tranchées les plus voisines de l'ennemi, et a fait au mépris du danger avec une hardiesse, une habileté, une science avisée, la reconnaissance complète, permettant ainsi à l'infanterie de diriger ses attaques sur le point intéressant. Ayant vu tomber à ses côtés son camarade de mission, a fait sous les balles de l'ennemi,

tous ses efforts pour ramener dans nos lignes le corps de son ami. Blessé lui-même au cours de cette reconnaissance.

Capitaine d'artillerie **HELLÉ**, réserve spéciale 2^e D. C. : a assuré dans des conditions difficiles et souvent périlleuses le ravitaillement de la division. Officier de haute valeur, plein de calme au feu.

Sous-lieutenant de réserve **ESCOLLE**, 23^e d'artillerie : le 26 septembre, son capitaine ayant été blessé et sa batterie se trouvant sous le feu des mitrailleuses et de fusils ennemis, est parvenu à ramener sa section à placer une pièce en batterie sur une crête en arrière et est retourné seul en avant, réussissant avec l'aide de quelques soldats à ramener deux canons à l'abri d'un bois où il les fit ensuite prendre par deux attelages.

Sous-lieutenant de réserve **VAILHE**, 49^e d'artillerie : a reçu une blessure grave dans les reins, à côté de son capitaine, le 1^{er} novembre.

Lieutenant de réserve d'artillerie **LUCAS** : conduite exceptionnellement brave dans la défense du convoi attaqué par de fortes lignes de tirailleurs ennemis.

Capitaine de réserve d'artillerie **PUJO**, état-major d'un corps d'armée : officier breveté d'une conscience et d'un dévouement absolus. Exceptionnellement méritant.

Capitaine de réserve d'artillerie **CHUCHU**, état-major d'une brigade : excellent officier, fort intelligent, très instruit, très actif et travailleur, d'un sang-froid et d'une bravoure à toute épreuve. En a donné des preuves éclatantes, notamment en entraînant la gauche de la brigade à la baïonnette, le 11 novembre 1914, mouvement qui a arrêté l'attaque de l'ennemi.

Capitaine de réserve **LABISSE**, 41^e d'artillerie : officier de grande valeur qui a rendu et rend des services éminents. Le 1^{er} octobre, a contribué à la défense d'une position contre une artillerie de beaucoup supérieure en nombre, et, le lendemain, a arrêté par son tir l'offensive d'une brigade allemande. Depuis le 23 octobre, n'a cessé d'agir par le feu, très efficacement, contre les troupes allemandes ; ayant choisi comme poste d'observation un emplacement qui a été en butte à des tirs violents et dangereux, a été atteint par un éclat d'obus.

Capitaine de réserve d'artillerie **MAIGNIEN** détaché à la mission française près de l'armée britannique : officier très intelligent et travailleur. Affecté depuis le début de la campagne à l'état-major de la mission française, y a rendu des services signalés par son travail assidu et par ses connaissances techniques spéciales.

Capitaine de réserve d'artillerie **THOUZELLIER** : par son activité, son jugement, son intelligence et ses connaissances militaires, a rendu les meilleurs services depuis le début de la campagne à la direction de l'arrière.

Capitaine d'artillerie **DHÉ**, état-major d'un corps d'armée : toujours prêt à remplir les missions les plus périlleuses. Les accomplit avec un calme, un sang-froid, un mépris du danger tout à fait remarquables. A, notamment le 23 août, dans une circonstance critique, fait preuve d'un esprit d'initiative, d'à-propos et de décision au-dessus de son grade.

Capitaine d'artillerie **LHEZ**, 18^e région. Capitaine **BOYSSON** d'ECOLE, parc d'artillerie d'Oran.

Lieutenant **CHAUBET**, 13^e escadron du train. Capitaine de réserve **ROUSSEAU**, 6^e génie : a dirigé d'une façon parfaite, avec compétence, les services de la compagnie divisionnaire du génie ; a eu un rôle très difficile à remplir sous un feu intense et continu. Quoique malade, a su assurer toutes les besognes particulières dont il a été chargé.

Lieutenant de réserve **SEYTE**, 7^e génie : a fait preuve du plus grand courage pendant les violents combats des 30 et 31 octobre en exécutant heureusement plusieurs reconnaissances. Par son sang-froid et son énergie, a su maintenir à son poste, dans des circonstances difficiles, son peloton, qui voyait le feu pour la première fois, malgré la violence et les effets meurtriers de celui-ci.

Lieutenant territorial **ORSAL**, 3^e génie : toujours très apprécié. A montré depuis le commencement de la campagne qu'il n'avait pas perdu de sa valeur et s'est fait remarquer par

sa décision, son énergie, son allant, son action sur ses hommes. Très méritant.

Capitaine de réserve **LELOUP**, génie (état-major) : a été un collaborateur d'un dévouement au-dessus de tous éloges : s'est dépensé sans compter depuis la mobilisation en participant à tous les travaux de la commission du réseau. A pris part à plusieurs reprises à la réoccupation des lignes évacuées et a fait preuve au cours de reconnaissances effectuées au contact de l'ennemi d'une énergie et d'une audace remarquables.

Capitaine de réserve **PHULFIN**, 8^e génie : a rendu comme officier de réserve de très grands services, en particulier, comme directeur pendant douze ans de l'école de télégraphie militaire de Lunéville. A fait preuve depuis le début de la campagne d'une grande compétence technique ainsi que d'une activité et d'un dévouement inlassables.

MÉDAILLE MILITAIRE

Sont décorés de la médaille militaire :

Adjudant **PONCHARRAU**, 15^e d'artillerie : le 22 décembre, étant chef de section d'une batterie d'accompagnement, a crânement conduit ses tirs sous le feu réglé de l'obusier lourd allemand et a été sérieusement blessé à son poste.

Caporal **COLIBEAU**, 17^e bataillon de chasseurs : a montré depuis le début de la campagne le plus grand sang-froid et la plus rare énergie. A été très grièvement blessé (bras droit amputé) le 18 décembre, en tenant tête avec son escouade à l'ennemi qui essayait de reprendre la tranchée dont sa section venait de s'emparer.

Soldat **REMY**, 51^e d'infanterie : l'ennemi étant parvenu à pénétrer dans une tranchée, a donné le plus bel exemple de courage en se précipitant à la tête de quelques hommes dans cette tranchée et en en chassant les Allemands à coups de pétards, regagnant ainsi de vive force 200 mètres de tranchées perdues, avec l'aide d'un caporal et d'un de ses camarades.

Caporal **PEYROT**, 78^e d'infanterie : à l'attaque du 21 décembre, étant parvenu à avec quelques hommes de sa compagnie dans la tranchée allemande, a été chargé par son capitaine de rapporter un renseignement à l'arrière. A parcouru le terrain violemment battu par un feu de mousqueterie et d'artillerie en ramenant la plus grande partie du temps et a pu remettre le renseignement. Blessé le 23 septembre avait continué à porter des ordres pendant plusieurs heures.

Soldat **CARPE**, 61^e d'infanterie : plein d'allant et de bravoure, connu pour tel par tout le régiment. Volontaire pour toutes les missions périlleuses. Le 24 décembre, a porté volontairement des ordres à deux compagnies de première ligne et a rapporté leurs renseignements sous un feu meurtrier.

Maréchal des logis **FRANQUEZ**, 3^e d'artillerie : blessé très grièvement le 19 décembre, en assurant le service de sa pièce en action. Est tombé en disant à ses canonniers : « Je suis blessé, mais ne vous inquiétez pas de moi et continuez votre service ». A été amputé d'une jambe.

Sapeur **ROUIRE**, 2^e génie : travaillant en première ligne aux travaux de sape, pendant la nuit du 17 au 18, a continué sa tâche malgré une attaque de l'ennemi, et a été blessé plusieurs fois et très grièvement. A dû être amputé d'une jambe et a subi une grave opération menaçant sa deuxième jambe.

Sergent fourrier **LE BELEC**, 118^e d'infanterie : très belle attitude au feu. Le 24 décembre, notamment, a fait preuve de beaucoup d'énergie et d'entrain en se portant à l'assaut d'une position ennemie. La position enlevée, s'est spontanément porté en observation à un poste dangereux où il s'est maintenu très courageusement pendant toute la journée.

Soldat **LERETOUR**, 22^e territorial : blessé très grièvement le 26 décembre 1914 au cours d'une reconnaissance exécutée en avant des tranchées de première ligne et pour laquelle il s'était offert spontanément. Méprisant ses propres souffrances, est resté avec ses camarades et n'a quitté le terrain qu'après avoir rendu compte de sa mission à son capitaine.

Soldat **MASSON**, 204^e d'infanterie : le 25 décembre, est sorti cinq fois de la tranchée à

60 mètres de la tranchée ennemie, sous un feu violent pour remettre en mouvement un appareil porteur d'explosifs, donnant ainsi le plus bel exemple de courage et de dévouement réfléchi à ses camarades et leur disant que l'existence d'un seul ne comptait pour rien quand il s'agissait d'assurer le succès du régiment contre l'ennemi du pays.

Maréchal des logis **ROBBE**, 22^e d'artillerie : après avoir déployé une ligne téléphonique de deux kilomètres, en avant des tranchées françaises, s'est installé à 150 mètres d'un poste allemand. A réglé les tirs de l'artillerie sur une pièce de 77 et les abris d'une compagnie allemande dont il avait reconnu les emplacements dans une reconnaissance antérieure. A réussi à démolir la pièce et les abris et a, en outre, infligé de fortes pertes à la compagnie.

Adjudant **ARNODET**, 99^e d'infanterie : a conduit et dirigé sa section d'une façon remarquable sous les feux croisés de l'ennemi, donnant à tous l'exemple du plus grand calme. A déjà été blessé et est revenu au front. Souffrant de sa blessure, n'a voulu quitter sa troupe qu'après l'avoir conduite et installée à proximité des réseaux de fils de fer allemands et n'a consenti à aller se faire soigner qu'après avoir installé sa section dans des retranchements.

Adjudant **MARIN**, 30^e d'infanterie : affecté au 23^e rég. au moment de la mobilisation. A été blessé au bras et à la cuisse le 25 août. Est revenu sur le front le 3 octobre. Très bon sous-officier énergique, ayant beaucoup d'autorité sur ses subordonnés, donne à tous le meilleur exemple du courage et de la bravoure.

Soldat **FABRE**, 90^e d'infanterie : ancien combattant de 1870 et titulaire de la médaille commémorative. Prisonnier en Allemagne après la capitulation de Metz. Agé de soixante-sept ans au moment de la mobilisation et son fils s'étant engagé au 5^e d'artillerie, s'est engagé à son tour au 90^e pour la durée de la guerre. Est un exemple vivant pour les jeunes soldats de courage et d'énergie. Moral très élevé, animé du plus pur patriotisme.

Caporal **SAUTÉDÉ**, 43^e d'infanterie coloniale : s'est distingué au 23^e colonial au début de la campagne, le 22 août, en ramenant successivement son sergent-major et son sergent tous deux blessés et sur le point d'être pris. Blessé le même jour lui-même et évacué, a, depuis son retour au front au 43^e colonial, montré le plus grand courage ; volontaire pour toutes les missions périlleuses, s'est signalé à diverses reprises, notamment dans la pose de réseaux de fils de fer devant nos tranchées. Le 16 décembre, après avoir pris part à deux audacieuses reconnaissances, n'a abandonné son sergent blessé moralement près des tranchées ennemies qu'après avoir tenté l'impossible pour le ramener ; est reparti le chercher dès le début de la nuit suivante avec l'aide de volontaires et l'a rapporté dans nos lignes ainsi que les autres morts.

Soldat **LE POIDEVIN**, 43^e d'infanterie coloniale : excellent soldat. A fait partie comme volontaire, le 16 décembre, d'un détachement qui est allé couper devant les tranchées ennemies, les réseaux de fils de fer et a été blessé très grièvement au bras droit en essayant de ramener dans nos lignes le corps d'un soldat tué. Déjà blessé le 30 août.

Soldat **FORGET**, 43^e d'infanterie coloniale : a fait preuve depuis son arrivée au régiment d'un grand courage et de beaucoup d'entrain. Très grièvement blessé le 16 décembre en allant reconnaître en plein jour et sous le feu de l'ennemi une tranchée allemande défendue par un épais réseau de fils de fer. Au moment de son évacuation vers l'arrière, n'a manifesté que le regret qu'il avait de quitter le front.

Soldat **QUEDOC**, 43^e d'infanterie coloniale : atteint de deux blessures très graves le 16 décembre 1914, en allant reconnaître en plein jour une tranchée allemande défendue par un épais réseau de fils de fer. Chantait la *Marseillaise* au moment où on l'emportait vers l'arrière, donnant ainsi un magnifique exemple de courage à tous ses camarades.

Sergent **KELLER**, 43^e d'infanterie coloniale : le 16 décembre, au cours d'une tentative de destruction des défenses accessoires de l'ennemi, eut le courage et l'habileté de se porter jusqu'au réseau de fils de fer des tranchées allemandes afin de vérifier les résultats de

l'expérience. Etant rentré sain et sauf, n'hésita pas à repartir une seconde fois bien que le jour fût venu et que l'ennemi fût mis en éveil, pour essayer de cisailier ce réseau et de voir si la tranchée allemande était occupée.

Adjudant **LONGRAIS**, 130^e d'infanterie : a brillamment entraîné sa section à la baïonnette pour refouler l'ennemi. A été blessé d'un coup de crosse à la tête.

Adjudant **PITAUT**, 2^e d'infanterie : a occupé avec sa section et des isolés qu'il a ralliés un point d'appui important qui venait d'être évacué au contact de l'ennemi, a mis ce point d'appui en état de défense et s'y est maintenu contre toutes les tentatives de l'adversaire.

Sergent **LAURENT**, 2^e d'infanterie : est entré le premier dans la maison d'école d'un village. A tué deux Allemands, en a fait quatre prisonniers.

Caporal **LEFÈVRE**, 2^e d'infanterie : a franchi sous un feu violent la cour d'une école pour pénétrer dans une maison située en face et a fait prisonniers trois Allemands ; a été blessé en les ramenant.

Sapeur mineur **GUIHOMARD**, 6^e génie : a donné un bel exemple de bravoure et d'énergie dans l'attaque d'une tranchée. A coupé le réseau de fils de fer en avant de cette tranchée, y a fait un prisonnier qu'il a remis à ses camarades en leur disant : « Emmenez-le, moi je reste ici ». A retiré de la tranchée allemande un sapeur qui venait d'y être blessé mortellement. A ramené dans nos lignes un fantassin blessé et, dans un mur, a bouché une brèche par laquelle l'ennemi tirait sur nos réserves.

Soldat **MICHARD**, escadillon VB 1 : le 20 décembre, a été blessé à la main par un éclat d'obus à 2,000 mètres de hauteur, n'en a pas moins exécuté avec succès la mission de bombardement qui lui avait été confiée.

Chasseur **ELARD**, 20^e bataillon de chasseurs : lors de la constitution d'une troupe de choix pour tenter un coup de main périlleux, s'est présenté immédiatement comme volontaire.

A pris part à l'attaque avec la plus grande bravoure ; a ramené le corps d'un spahi qui venait d'être tué à ses côtés. Rentré ensuite à sa compagnie, a eu un pouce coupé par un éclat d'obus en se portant brillamment à l'assaut d'une tranchée ennemie. Malgré sa blessure, voyant son lieutenant atteint d'un éclat d'obus, n'a pas voulu l'abandonner et l'a ramené vers l'arrière.

Soldat **CHARBONNIER**, 17^e bataillon de chasseurs : a pris part comme volontaire, le 17 décembre, à l'attaque des tranchées ennemies et a ramené sur son dos un sergent blessé au cours de cette action. A été blessé le 20 décembre d'un éclat d'obus.

Sergent-major **CHALON**, 21^e bataillon de chasseurs : le 17 décembre, a très vaillamment conduit sa section à l'assaut des tranchées allemandes en s'avançant audacieusement sous le feu d'une mitrailleuse ennemie ; a empêché la mitrailleuse de continuer son feu et a contribué à faire une vingtaine de prisonniers. Blessé légèrement à la joue dans la nuit du 18 décembre, a su maintenir l'ordre et la discipline grâce à son énergie et à son sang-froid. Le 20 décembre, a enlevé crânement sa section à l'attaque d'une tranchée allemande, est resté à 10 mètres de cette tranchée sans s'occuper des pertes qui se produisaient autour de lui. Ne s'est retiré que sur un ordre formel et répété. Avait été blessé gravement le 21 août.

Adjudant **DUPONT**, 142^e territorial : a rassemblé sa compagnie sous un feu violent, et pendant quarante-huit heures de combat n'a cessé de faire preuve du plus grand sang-froid et de la plus grande énergie, se produisant sans compter pour encourager ses hommes.

Sergent **CAVALIER**, 280^e d'infanterie : a vaillamment secondé son lieutenant en se portant à l'assaut d'un retranchement allemand et a été grièvement blessé.

Adjudant **GIRARD**, 109^e d'infanterie : le 19 décembre, au cours d'un combat de nuit, pour reprendre les tranchées allemandes, a par son sang-froid et une manœuvre habile, empêché sa section d'être cernée par l'ennemi. A ensuite été deux fois chercher des blessés sur la ligne de feu. Blessé à la tête à la première tentative, a eu la cuisse cassée à la deuxième.

Caporal **CONDAMINET**, 20^e bataillon de chasseurs : bien que blessé et incapable de

continuer à donner l'assaut, l'a poussé un par un tous les hommes de son escouade couchés par un violent feu de mitrailleuses et s'est excusé auprès de son chef de section de ne pouvoir faire davantage.

Maître fusilier **CEVAER**, 2^e rég. de marine : très brillante conduite dans l'assaut à la baïonnette qu'il a fait sa compagnie pour prendre la barricade et la tranchée qui barraient l'entrée d'un sillage. A contribué par l'élan qu'il a su donner à sa section au succès de cette opération.

Quartier-maître **NICOLAS**, 2^e rég. de fusiliers marins : malgré un feu nourri de l'ennemi, a hissé sa mitrailleuse sur des sacs à terre qui le séparaient des Allemands dans une tranchée ; en a détruit la plus grande partie, a mis les autres en fuite, permettant ainsi à un peloton de chasseurs cyclistes de pénétrer dans une maison point d'appui de la droite ennemie.

Adjudant-chef **RAGUENET**, groupe cycliste de la 5^e division de cavalerie : s'est distingué par son énergie à l'attaque d'un village. A porté son peloton en avant et l'a maintenu en place sous un feu très violent d'artillerie. Maréchal des logis **CHATILLON**, 9^e dragons : a conduit avec beaucoup de sang-froid une patrouille dans un village encore occupé par l'ennemi et a fait un grand nombre de prisonniers.

Soldat **RIVERA**, 22^e d'infanterie coloniale : très bel exemple de courage et d'entrain depuis le début de la campagne. N'a cessé de rendre d'excellents services soit comme patrouilleur, soit comme agent de liaison. Blessé d'un éclat d'obus le 23 septembre, a dû être amputé de la jambe droite.

Adjudant **HUC**, 14^e d'infanterie : à l'attaque du 22 décembre, s'étant porté à l'assaut à la tête de sa section, est tombé blessé à dix mètres des tranchées ennemies, à côté d'un soldat également blessé ; a cherché pendant cinq jours à regagner nos lignes et à se faire reconnaître, se traînant de trou d'obus en trou d'obus et s'y abritant contre les rafales incessantes qui, des deux côtés, jour et nuit, se déclanchaient chaque fois qu'il était aperçu ; n'a pas voulu abandonner le soldat de sa section qui, blessé aux pieds, pouvait se mouvoir plus difficilement encore, lui a remontré le moral, l'empêchant de se suicider ; a été enfin recueilli le 27 décembre, ayant plusieurs doigts de la main enlevés, une blessure à la cuisse et les deux pieds gelés.

Adjudant-chef **VIBERT**, groupe cycliste de la 4^e division de cavalerie : très belle attitude dans la tranchée pendant quatre jours consécutifs sous des feux violents d'artillerie et d'infanterie.

Adjudant **CASANOVA**, 163^e d'infanterie : blessé en conduisant avec beaucoup de cranerie sa section à l'enlèvement de tranchées fortement occupées.

Sergent **JOURDAN**, 163^e d'infanterie : a coupé en plein jour, sous le feu de l'ennemi, un triple réseau de fils de fer qui entourait une maison crénelée occupée par l'ennemi. Blessé à la cuisse, en accomplissant cet acte de courage.

Sergent **TROU-BERTIN**, 157^e d'infanterie : s'est particulièrement distingué en exécutant volontairement des reconnaissances sur les lignes allemandes.

Sergent **BOURGARD**, 157^e d'infanterie : bien que gravement blessé à l'œil et à la cuisse dans la nuit du 15 au 16 décembre, lors d'une attaque anémie, a continué à commander sa troupe avec le plus grand sang-froid.

Sergent **MAESTRACCI**, 163^e d'infanterie : a escaladé une maison en face d'une mitrailleuse allemande et neutralisé son tir par des feux. Blessé au bras, a conservé son commandement jusqu'au lendemain.

Soldat **DEFESSE**, 157^e d'infanterie : a accompagné volontairement son sergent et son caporal pour voir de plus près une tranchée allemande devant laquelle une escouade venait de perdre la moitié de son effectif. A été chercher un blessé en avant des lignes bien qu'un autre homme ait été blessé devant lui dans la même tentative.

Soldat **CHARDON DU RANQUET**, 157^e d'infanterie : ayant eu le bras cassé dans la nuit du 15 au 16 décembre, a continué à faire le coup de feu avec le plus grand sang-froid.

Maréchal des logis **LAMY**, 22^e dragons : a maintenu pendant trois jours sa section de mitrailleuses sous un feu violent, infligeant de nombreuses pertes à l'ennemi. Blessé au

cours d'un changement de position exécuté en vue de repousser une attaque allemande. Brigadier **GACQ**, 4^e hussards : n'a cessé pendant une canonnade violente de soutenir les cavaliers de son escouade par sa bonne humeur, son énergie et les preuves de courage qu'il a données jusqu'à ce qu'il ait été blessé grièvement par un éclat d'obus.

Cavalier **PETITJEAN**, 28^e dragons : étant homme de liaison, blessé et renversé, s'est soulevé sur les coudes pour crier à son lieutenant qu'il apportait un ordre. S'est traîné sur le ventre jusqu'à la tranchée de première ligne pour assurer l'exécution de sa mission.

Cavalier **PENNAQUE**, 30^e dragons : s'est proposé pour aller porter un ordre important à travers un terrain complètement battu par le feu rasant des tranchées adverses, parcouru où trois agents de liaison étaient déjà tombés successivement. Après avoir franchi ainsi 400 mètres, a eu son fusil frappé d'une balle. A voulu revenir rendre compte de sa mission pour assurer la coordination des mouvements.

Cavalier **GOGNIER**, 22^e dragons : chargé de porter d'urgence l'ordre à un élément français de cesser un tir nuisible pour son peloton, a pris au court, a été blessé, mais a réussi à accomplir sa mission.

Cavalier **SAUVAIRE JORDAN**, détaché à un groupe d'autos-canon : blessé grièvement, a continué à servir sa mitrailleuse et a protégé le repli de son groupe.

Soldat **MARSAULT**, 149^e d'infanterie : a fait preuve du plus grand courage pendant toute la campagne : a été blessé une première fois ; revenu sur le front, a été atteint le 8 décembre 1914 par un éclat d'obus qui lui a écrasé le pied droit ; l'amputation de la jambe a été nécessaire.

Soldat **BILLIAUX**, 127^e d'infanterie : blessé d'un coup de feu à la tête le 14 novembre, blessure qui a amené la perte de la vue.

Soldat **LAFITTE**, 34^e d'infanterie : blessé une première fois le 15 septembre, est revenu sur le front aussitôt rétabli. Grièvement blessé le 7 décembre, a dû subir l'amputation de la cuisse gauche. Excellent soldat, a toujours montré simplement le plus grand courage.

Sergent **DARROZES**, 31^e d'infanterie : vaillante conduite dans tous les combats livrés sur la Sambre, l'Oise, la Marne et l'Aisne. Le 20 novembre, est allé en avant des tranchées sous une vive fusillade faire prisonnier un Allemand blessé. Le 9 décembre, dans les mêmes tranchées, fut blessé par un obus à la jambe gauche, donnant le plus grand exemple de courage en rentrant à son poste et en recommandant à ses hommes le calme et le sang-froid. A subi l'amputation du pied gauche.

Automobiliste **ALBERTI**, Q. G. du 18^e corps : a été très grièvement blessé à la tête en remplissant une mission le 7 décembre. A fait preuve d'une grande énergie en voulant, malgré sa blessure, achever d'accomplir la mission qui lui avait été confiée ; ne s'est laissé évacuer que sur l'ordre formel du gradé avec lequel il se trouvait ; a dû subir l'ablation d'un œil.

Sergent **FUZELIER**, 58^e bataillon de chasseurs à pied de réserve : blessé grièvement au cours d'une patrouille, continua sa mission, vint rendre compte, et son capitaine, s'apercevant qu'il était blessé, lui avoua qu'il n'avait rien dit pour ne pas distraire ses hommes de leur but.

Sergent **BRANDIZI**, 1^{er} colonial mixte : ayant la cheville broyée par un éclat d'obus, le 30 septembre, dans les tranchées, a conservé de midi à vingt et une heures le commandement de sa demi-section donnant ainsi le plus bel exemple d'énergie et d'abnégation.

Caporal **DHOTEL**, 8^e d'infanterie : a été blessé le 5 octobre en se portant à l'attaque d'une tranchée allemande. A été amputé. A toujours donné à ses hommes le plus bel exemple de courage et d'abnégation.

Soldat **DARTOIS**, 43^e d'infanterie : blessé grièvement le 12 novembre. A fait preuve d'une grande énergie et de beaucoup de sang-froid en disant simplement à ses camarades : « Ils m'ont bien arrangé » et en les encourageant à continuer à marcher de l'avant. A été amputé d'un bras.

Sapeur **MULOT**, 8^e d'infanterie : a été blessé à son poste de garde du drapeau et a donné le plus bel exemple de courage et de sang-froid. A été amputé.

Sergent **VIGNAU-LOUS**, 249^e d'infanterie : s'est signalé à plusieurs reprises par sa bra-

voué. A reçu une grave blessure qui a nécessité l'amputation d'un bras.

Soldat FEYS, 43^e d'infanterie : s'est brillamment comporté le 10 novembre en entraînant ses camarades à l'assaut sous un feu violent de mitrailleuses. A été très grièvement blessé et a été amputé d'une jambe.

Sergent MEILHAC, 2^e de marche du 1^{er} étranger : après avoir fait une reconnaissance intéressante, a été grièvement blessé d'un éclat d'obus en allant rendre compte au chef de bataillon de l'accomplissement de sa mission. Chantait la *Marseillaise* quand il a été relevé couvert de sang.

Maréchal des logis COULON, artillerie de campagne d'Afrique : au combat du 28 août, étant chef de section, a remplacé un chef de pièce et un tireur blessés, tout en commandant sa section sous les rafales violentes de l'artillerie ennemie. Grièvement blessé à son tour, a dû être évacué et vient d'être amputé d'une jambe.

Maître pointeur CHATELLIER, 4^e d'artillerie de campagne d'Afrique : au combat du 28 août, son chef de section et son chef de pièce étant hors de combat, a pris le commandement de sa pièce en restant pointeur. Blessé, est resté à son poste jusqu'à la fin du tir, assurant le tir de son canon avec les deux seuls servants restants. Ne s'est fait soigner que deux jours après, ayant été blessé de nouveau.

Soldat NAVARRO, 2^e de marche du 1^{er} étranger : a été blessé gravement par un obus au moment où il retournait aux tranchées après l'exécution d'une corvée et a dû subir l'amputation du bras gauche. Très bon soldat, demandant chaque fois à faire partie des patrouilles.

Adjudant-chef DOLLE, 273^e d'infanterie : blessé légèrement le 23 août, a continué son service sans faiblesse. A secondé son chef de bataillon en toutes circonstances avec courage et intelligence. A reçu quatre blessures le 30 août.

Soldat GOSSE, 273^e d'infanterie : étant au Canada au moment de la mobilisation, s'est embarqué aussitôt. Agent de liaison du capitaine, a montré aussitôt son intelligence, son courage et son mépris absolu du danger. Blessé le 21 novembre en revenant de patrouille devant les tranchées. Amputé.

Soldat BOUDEMAGH RAMDAN BEN AYACHE, 3^e tirailleurs : blessé très grièvement le 6 novembre ; a dû subir la résection de la hanche gauche.

Canonnière SALLES, 14^e d'artillerie : a dû subir l'amputation de la cuisse gauche, ayant été blessé dans le cantonnement où il était couché par l'explosion d'un obus qui a atteint 11 hommes.

Soldat MONTANGON, 57^e d'infanterie : blessure grave ayant entraîné l'amputation d'un membre. Soldat énergique, qui, par son exemple et son courage, a entraîné à l'attaque sa section privée de chef. Bel exemple de courage et du mépris de la mort.

Adjudant GAUTHIER, 57^e d'infanterie : blessure très grave au genou ayant nécessité l'amputation. Sous-officier énergique et vigoureux ; le type du sous-officier modèle. Beaux états de services antérieurs, dans l'infanterie coloniale ; 11 campagnes 1/2.

Caporal SCHNEIDER, 2^e de marche du 1^{er} étranger : blessé grièvement le 20 décembre, en dirigeant son escouade employée à la construction d'une nouvelle tranchée à proximité et sous le feu de l'ennemi.

Sergent LECLERC, 37^e d'infanterie : a reçu une blessure grave en pansant sous un feu violent son chef de bataillon grièvement blessé.

Soldat BOUCHET, 37^e d'infanterie : a été grièvement blessé en se portant au secours de son chef de bataillon.

Sergent BUSI, tirailleurs algériens : a fait preuve de bravoure, le 6 septembre, en remplaçant son chef de section blessé et en poursuivant l'attaque commencée. Blessé grièvement à la main gauche et incomplètement guéri, a rejoint le front et a demandé à reprendre son commandement.

Médecin auxiliaire ÉTIENNE, 79^e d'infanterie : un premier obus étant tombé près de son poste, s'est porté en toute hâte au secours des blessés, a été frappé grièvement par un second projectile. A montré à nouveau dans cette circonstance les qualités d'ardeur professionnelle et de dévouement qui lui ont valu d'être cité à l'ordre de l'armée.

Soldat CHAMPEAU, 6^e zouaves de marche : le 15 décembre 1914, faisant partie d'une fraction qui venait de s'emparer d'une tranchée allemande, comme l'ennemi qui occupait une tranchée voisine distante seulement de 4 mètres, lançait des grenades dans nos lignes, a ramassé plusieurs de ces projectiles avant qu'ils n'aient explosé et les a renvoyés à l'ennemi. Grièvement blessé par l'éclatement d'une de ces grenades.

Caporal MASSARDIER, 6^e d'infanterie coloniale : le 18 décembre, a eu la main gauche sectionnée et le crâne défoncé par l'explosion d'une grenade allemande qu'il avait saisie pour la rejeter hors de sa tranchée où elle était tombée. A donné, pendant qu'on le pansait, un exemple d'énergie admirable ; avait, par son sacrifice, sauvé la vie à cinq de ses hommes qui se trouvaient auprès de lui dans la tranchée.

Adjudant DUPUIS, 162^e d'infanterie : a entraîné sa section à l'assaut d'une position fortement occupée par l'ennemi avec une ardeur au-dessus de tout éloge. A été très grièvement blessé.

Soldat PERQUERY, 162^e d'infanterie : a fait preuve d'un grand courage dans l'assaut d'un fortin. A tué un officier allemand dans ce fortin et a mis en fuite les gendarmes ennemis commandés par cet officier. Blessé et évacué.

Adjudant MILLET, 7^e d'infanterie coloniale : au régiment depuis le début de la campagne a pris part à toutes les opérations auxquelles celui-ci a participé et s'y est brillamment conduit. En dernier lieu, au combat du 11 décembre, a donné des preuves des meilleures qualités militaires en entraînant par deux fois consécutives, et malgré des pertes très sensibles, sa section à l'assaut des tranchées allemandes. Grièvement blessé, a continué à encourager ses hommes.

Sergent PIEFFORT, 7^e d'infanterie coloniale : brillante conduite au combat du 11 décembre. Tombé grièvement blessé au cours de l'assaut contre les tranchées allemandes, s'efforçait de se remettre debout pour continuer à progresser. A défendu à ses hommes de s'occuper de lui et n'a cessé de les encourager aux cris de : « En avant ! en avant ! »

Adjudant-chef GABRIEL, 23^e d'infanterie coloniale : sous un feu des plus violents de mitrailleuses et de bombes, a enlevé sa section avec vigueur et l'a entraînée à l'attaque des tranchées ennemies. Blessé gravement de deux balles, a continué à commander sa section avec le plus grand sang-froid. Ne s'est retiré que lorsque l'ordre lui en a été donné.

Adjudant COUPET, 23^e d'infanterie coloniale : sous un feu des plus violents de mitrailleuses et de bombes, a entraîné brillamment sa section à l'attaque des tranchées ennemies jusqu'au moment où il est tombé très gravement blessé.

Soldat VANGARNER, 23^e d'infanterie coloniale : blessé à la jambe dès le début d'un assaut contre une tranchée ennemie, a continué quand même de marcher en avant, entraînant son escouade, lui donnant l'exemple d'une énergie indomptable. A refusé de se rendre au poste de secours et a continué de servir à la compagnie où il n'a cessé comme fonctionnaire caporal de montrer les plus belles qualités militaires. A déjà été blessé par un éclat d'obus le 29 août.

Adjudant BARGUES, 14^e d'infanterie : s'est fait remarquer par l'entrain avec lequel il a conduit sa section à l'assaut des tranchées, le 20 décembre, assaut au cours duquel il a été grièvement blessé.

Adjudant ROIG, 83^e d'infanterie : a fait preuve de beaucoup d'énergie en entraînant sa section, le 21 décembre, à l'assaut d'une tranchée allemande sous le feu de plusieurs mitrailleuses. A été assez gravement blessé.

Adjudant BELBEZE, 83^e d'infanterie : ayant reçu l'ordre, le 21 décembre, de faire face avec sa section à une attaque de l'ennemi, s'est avancé courageusement au-devant d'elle, l'a enrayée puis repoussée. Blessé à la tête et à la main, n'a pas voulu abandonner le commandement de sa section.

Sergent LAURENT, 83^e d'infanterie : dans le combat du 20 décembre, a chargé brillamment à la tête de sa section, l'entraînant sur un glacie de 200 mètres battu par les mitrailleuses ennemies. A été blessé pour la troisième fois en huit jours.

Sergent BARRIÈRE, 83^e d'infanterie : s'est conduit très bravement à la tête de sa section dans toutes les actions auxquelles a pris part le régiment. Le 21 décembre, après s'être emparé d'une tranchée allemande, s'y est maintenu malgré deux contre-attaques violentes.

Sergent CASABONNE, 83^e d'infanterie : s'est conduit très bravement à la tête de sa section dans toutes les actions auxquelles a pris part le régiment. Le 21 décembre, après s'être emparé d'une tranchée allemande, s'y est maintenu malgré deux contre-attaques violentes.

Maréchal des logis ESCOT, 23^e d'artillerie : par son courage et son sang-froid, rend depuis trois mois de grands services dans l'observation avancée. S'étant proposé pour aller réparer une ligne téléphonique coupée par les obus, a été blessé en accomplissant cette mission sous un feu violent. Avant de se laisser évacuer a eu l'énergie d'assurer l'achèvement du travail qui lui avait été confié et d'en rendre compte par écrit.

Maréchal des logis GAYNES, 23^e d'artillerie : faisant preuve en toute occasion depuis trois mois du plus absolu mépris du danger et d'un dévouement sans bornes, continue à exposer sa vie chaque jour pour remplir sa dangereuse mission ; a rendu les plus grands services à l'observation avancée des tirs de l'artillerie, les 20, 21, 22, 23 et 24 décembre 1914.

Adjudant-chef MAGUELONNE, 209^e d'infanterie : le 21 décembre, a conduit avec un grand courage sa section de pionniers, uniquement composée de territoriaux, à l'attaque de la position. A réussi, sous un feu extrêmement violent et meurtrier, à peu de distance des lignes allemandes, à l'y établir et à l'y maintenir.

Adjudant-chef CHEDMAIL, 17^e d'artillerie : étant chef de section à la batterie de tir et blessé légèrement à la cuisse, a demandé à ne pas être évacué ; alors affecté à l'échelon, a continué en toutes circonstances à montrer de l'énergie et du sang-froid.

Sergent PENEZ, 91^e d'infanterie : a commandé sa section avec fougue, l'a enlevée brillamment au cours de plusieurs attaques répétées la même nuit et le lendemain pour reprendre des tranchées occupées par l'ennemi. Grièvement blessé en arrivant au parapet allemand.

Sergent HENROT, 91^e d'infanterie : a puisamment secondé son chef de section en lançant de nombreux pétards ; a été blessé en poussant ses hommes en avant avec la plus grande bravoure. A refusé de se faire évacuer après cette première blessure ; est reparti à la tranchée et a été blessé une seconde fois dans un nouvel assaut.

Sergent SIMONNOT, 91^e d'infanterie : a brillamment porté sa section à l'assaut, plusieurs fois dans la même nuit ; s'est exposé avec le plus grand mépris du danger en lançant des pétards qui ont infligé des pertes à l'ennemi. Blessé le 6 novembre.

Sergent DESJARDINS, 91^e d'infanterie : son lieutenant ayant été blessé, a pris énergiquement le commandement de sa section, a rejeté trois fois hors de la tranchée les bombes qui y tombaient et a eu la main gauche emportée par la troisième.

Soldat CROYET, 91^e d'infanterie : vieux soldat engagé pour la guerre. A fait preuve d'une intrépidité continuelle, exécutant des reconnaissances périlleuses, lançant des grenades, donnant à tous le plus bel exemple. Blessé le 10 novembre, en défendant une tranchée, a dû être amputé de la main droite.

Sergent WATTEZ, 147^e d'infanterie : pendant cinq jours et cinq nuits, serré entre deux tronçons de tranchée occupée par l'ennemi, a tenu sa promesse de tenir quand même. Blessé, a attendu la nuit pour se faire panser et a repris son poste qu'il a su garder jusqu'à la relève, en combattant pied à pied.

Sergent VANHOLME, 147^e d'infanterie : énergie et bravoure remarquables depuis le début de la guerre. A donné des preuves multiples de sa valeur du 27 au 31 octobre, tour à tour lançant la grenade ou faisant le coup de feu de près. A eu la main enlevée par un éclatement de pétard et, venu se faire panser, s'est écrié : « Oh ! si je pouvais seulement retourner à la tranchée ! »

Le Gérant : G. CALMÉS.

Imprimerie, 31, quai Voltaire, Paris 7^e